

CAREME 2022

Vivre les chemins de l'initiation chrétienne pour de nouveaux pas décisifs

Sommaire du livret

- 1er dimanche p.4
- 2ème dimanche p.11
- 3ème dimanche p.21
- 4ème dimanche p.27
- 5ème dimanche p.33
- Les dimanches des
trois scrutins p.37

Pour chaque
dimanche, l'évangile,
une méditation et une
prière.



Qu'est-ce qui pourrait être le plus adapté si ce n'est de nous laisser guider par la Parole de Dieu?

Pour emprunter sérieusement le chemin vers Pâques et nous préparer à célébrer la Résurrection du Seigneur, qui est la fête la plus joyeuse et solennelle de l'année liturgique, qu'est-ce qui pourrait être le plus adapté si ce n'est de nous laisser guider par la Parole de Dieu? C'est pourquoi l'Eglise, à travers les textes évangéliques proclamés lors des dimanches

de Carême, nous conduit-elle à une rencontre particulièrement profonde avec le Seigneur, nous faisant parcourir à nouveau les étapes de l'initiation chrétienne: pour les catéchumènes en vue de recevoir le sacrement de la nouvelle naissance; pour ceux qui sont déjà baptisés, en vue d'opérer de nouveaux pas décisifs à la suite du Christ, dans un don plus plénier. >>

Vivre les chemins de l'initiation chrétienne (suite)

Victorieux des tentations

Le premier dimanche de l'itinéraire éclaire notre condition terrestre. Le combat victorieux de Jésus sur les tentations qui inaugure le temps de sa mission, est un appel à prendre conscience de notre fragilité pour accueillir la Grâce qui nous libère du péché et nous fortifie d'une façon nouvelle dans le Christ, chemin, vérité et vie (cf. *Ordo Initiationis Christianae Adultorum*, n. 25). C'est une invitation pressante à nous rappeler, à l'exemple du Christ et en union avec lui, que la foi chrétienne implique une lutte contre les «Puissances de ce monde de ténèbres» (*Ep* 6,12) où le démon est à l'œuvre et ne cesse, même de nos jours, de tenter tout homme qui veut s'approcher du Seigneur: le Christ sort vainqueur de cette lutte, également pour ouvrir notre cœur à l'espérance et nous conduire à la victoire sur les séductions du mal.

Contempler la gloire du Christ

L'évangile de la Transfiguration du Seigneur nous fait contempler la gloire du Christ

Le carême inventé pour les catéchumènes

Dans l'Église des premiers siècles, le catéchuménat est le lieu central de la catéchèse et est jalonné de nombreux rites d'initiation pendant la durée qui précède Pâques. Ce temps permet à la communauté chrétienne locale d'éprouver et de faire grandir la foi du converti par des catéchèses centrées sur l'écoute de la Parole et la compréhension profonde des dogmes. Les adultes reçoivent Baptême, Confirmation et Eucharistie durant la veillée pascale.

Cinq dimanches

Cinq évangiles

Année C

- Victorieux des tentations
- Contempler la gloire du Christ
- La parabole du figuier
- «Etre fils ».
- Dans le silence des consciences

Trois évangiles pour les dimanches

des trois scrutins pour les catéchumènes adultes

(3ème, 4ème et 5ème)

- La samaritaine
- L'aveugle né
- La résurrection de Lazare

qui anticipe la résurrection et annonce la divinisation de l'homme. La communauté chrétienne découvre qu'à la suite des apôtres Pierre, Jacques et Jean, elle est conduite «dans un lieu à part, sur une haute montagne» (*Mt* 17,1) afin d'accueillir d'une façon nouvelle, dans le Christ, en tant que fils dans le Fils, le don de la Grâce de Dieu: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le» (v.5). Ces paroles nous invitent à quitter la rumeur du quotidien pour nous plonger dans la présence de Dieu: Il veut nous transmettre chaque jour une Parole qui nous pénètre au plus profond de l'esprit, là où elle discerne le bien et le mal (cf. *He* 4,12) et affermit notre volonté de suivre le Seigneur.

«Donne-moi à boire» (*Jn*4,7).

Cette demande de Jésus à la Samaritaine, qui nous est rapportée dans la liturgie du troisième dimanche, exprime la passion de Dieu pour tout homme et veut susciter en notre cœur le désir du don de «l'eau jaillissant en vie éternelle» (v.14).

>>>

C'est le don de l'Esprit Saint qui fait des chrétiens de «vrais adorateurs», capables de prier le Père «en esprit et en vérité» (v.23). Seule cette eau peut assouvir notre soif de bien, de vérité et de beauté! Seule cette eau, qui nous est donnée par le Fils, peut irriguer les déserts de l'âme inquiète et insatisfaite «tant qu'elle ne repose en Dieu», selon la célèbre expression de saint Augustin.

Oui je crois Seigneur!

Le dimanche de l'aveugle-né nous présente le Christ comme la lumière du monde. L'Evangile interpelle chacun de nous: «Crois-tu au Fils de l'homme?» «Oui, je crois Seigneur!» (Jn9, 35-38), répond joyeusement l'aveugle-né qui parle au nom de tout croyant. Le miracle de cette guérison est le signe que le Christ, en rendant la vue, veut ouvrir également notre regard intérieur afin que notre foi soit de plus en plus profonde et que nous puissions reconnaître en lui notre unique Sauveur. Le Christ illumine toutes les ténèbres de la vie et donne à l'homme de vivre en «enfant de lumière».

Face au mystère de notre existence

Lorsque l'évangile du cinquième dimanche proclame la résurrection de Lazare, nous nous trouvons face au mystère ultime de notre existence: «Je suis la résurrection et la vie... le crois-tu?» (Jn11, 25-26). A la suite de Marthe, le temps est venu pour la communauté chrétienne de placer, à nouveau et en conscience, toute son espérance en Jésus de Nazareth: «Oui Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde» (v.27). La communion avec le Christ, en cette vie, nous prépare à franchir l'obstacle de la mort pour vivre éternellement en Lui. La foi en la résurrection des morts et l'espérance en

la vie éternelle ouvrent notre intelligence au sens ultime de notre existence: Dieu a créé l'homme pour la résurrection et la vie; cette vérité confère une dimension authentique et définitive à l'histoire humaine, à l'existence personnelle, à la vie sociale, à la culture, à la politique, à l'économie. Privé de la lumière de la foi, l'univers entier périt, prisonnier d'un sépulcre sans avenir ni espérance.

Le parcours du Carême trouve son achèvement dans le Triduum Pascal, plus particulièrement dans la Grande Vigile de la Nuit Sainte: en renouvelant les promesses du Baptême, nous proclamons à nouveau que le Christ est le Sei-

«Le parcours du Carême consiste à nous rendre conformes au Christ dans sa mort». (Ph 3,10)

gneur de notre vie, de cette vie que Dieu nous a donnée lorsque nous renaissions «de l'eau et de l'Esprit Saint», et nous réaffirmons notre

ferme propos de correspondre à l'action de la Grâce pour être ses disciples.

En résumé, «le parcours du Carême, où nous sommes invités à contempler le mystère de la Croix, consiste à nous rendre «conformes au Christ dans sa mort» (Ph 3,10), pour opérer une profonde conversion de notre vie: nous laisser transformer par l'action de l'Esprit Saint, comme saint Paul sur le chemin de Damas; mener fermement notre existence selon la volonté de Dieu; nous libérer de notre égoïsme en dépassant l'instinct de domination des autres et en nous ouvrant à la charité du Christ. La période du Carême est un temps favorable pour reconnaître notre fragilité, pour accueillir, à travers une sincère révision de vie, la Grâce rénovatrice du Sacrement de Pénitence et marcher résolument vers le Christ » (Benoît XVI, 2011).

Premier dimanche de Carême
Méditation : La tentation du Christ.
Pour qu'un oui de l'homme réponde
au oui inlassable de Dieu.



*Le triomphe du nom de Jésus,
sur la voûte de l'église du Gesù
à Rome.*

Il y a à Rome, dans l'Eglise du Gesù, une petite chapelle latérale du type de celles qu'on trouve à St Ignace, qui représente la vie publique du Christ. Par un raccourci génial, le peintre a représenté au plafond le Père dans sa gloire. Et sur les deux murs latéraux, à gauche le baptême, et à droite la Transfiguration. C'est-à-dire les deux mo-

ments, dans la vie du Christ, où se fait entendre la voix du Père : « *celui-ci est mon Fils bien aimé.* » Entre ces deux sommets se découle la première partie de la vie publique du Christ.

Et il est frappant de voir comme chacun de ces sommets est lié à la tentation. Le baptême est aussitôt suivi des tentations au désert. La transfiguration est précédée de celle que Pierre fait subir à Jésus. Pierre qui vient de reconnaître en Jésus le Fils de Dieu... mais qui aussitôt après recule devant la perspective de la passion. Au point de s'attirer la réponse de Jésus : « *Passes derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes.* » Manière de dire que toute la vie du Christ, entre ces sommets que sont le baptême et la transfiguration, est placée sous le signe de la tentation. Dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, il a à combattre la tentation.

Evangile Luc 4, 1-13.

Jésus, rempli d'Esprit Saint, quitta les bords du Jourdain ; dans l'Esprit, il fut conduit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut tenté par le diable. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim. Le diable lui dit alors : « *Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain.* » Jésus répondit : « *Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain.* »

Alors le diable l'emmena plus haut et lui montra en un instant tous les royaumes de la terre. Il lui dit : « *Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car cela m'a été remis et je*

le donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. » Jésus lui répondit : « *Il est écrit : C'est devant le Seigneur ton Dieu que tu te prosterner, à lui seul tu rendras un culte.* » Puis le diable le conduisit à Jérusalem, il le plaça au sommet du Temple et lui dit : « *Si tu es Fils de Dieu, d'ici jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi, à ses anges, l'ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre.* » Jésus lui fit cette réponse : « *Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu.* » Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentations, le diable s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.

Les trois tentations aux désert nous en livrent comme le résumé, mais aussi l'enjeu : que veut dire être « Fils de Dieu ». Manière aussi de dire que ces sommets ne naissent pas de rien. Qu'entre le baptême et la transfiguration, et plus profondément encore de la marche vers la passion à la Résurrection, il y a toute la fidélité ordinaire, coûteuse, toujours à reprendre, à ce que veut dire être « Fils de Dieu ». Et que c'est cette fidélité qui permet aussi au don de Dieu de nous rejoindre. Manière enfin de dire que tout notre combat spirituel, dont les tentations du Christ sont aussi le signe, se situe entre ces deux sommets. Le sommet d'un don de Dieu déjà reçu, d'une promesse entendue.

Et le sommet à venir, espéré parfois comme l'oasis au milieu du désert, parfois aperçu, parfois perdu de vue... sommet que Dieu seul peut donner, mais qui oriente notre fidélité, dans cette lutte quotidienne où s'ouvre l'espace pour le don de Dieu. Et nous pouvons, alors que nous entrons dans ce temps du carême, faire mémoire de ces dons reçus sur le chemin, et peut-être des fidélités qui les ont préparés. Pour que l'homme soit un fils à son image, Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit, Lorsque nous n'avions ni forme, ni visage, Son amour nous voyait libres comme lui. C'est donc d'être Fils qu'il s'agit, pour Jésus, comme pour nous. Et la mémoire biblique vient ici apporter une belle lumière. Nous avons peut-être l'habitude, à regarder Jésus, de penser le Fils, la Fille, au singulier. « *Je suis fils de Dieu* ».

Que veut dire alors être Fils de Dieu ?

Pourtant, le chemin que parcourt Jésus est aussi celui qu'avant lui, Dieu a fait parcourir à son « Fils », Israël, après l'avoir tiré d'Égypte. Le peuple qui a faim et crie contre Dieu ; le peuple qui a besoin de Dieu et se construit un veau d'or ; le peuple qui veut prendre possession de la Terre par ses propres moyens.

Il y a tout cela derrière ce séjour de Jésus poussé par l'Esprit au désert.

Pourtant, le chemin que parcourt Jésus est aussi celui qu'avant lui, Dieu a fait parcourir à son « Fils », Israël, après l'avoir tiré d'Égypte. Le peuple qui a faim et crie contre Dieu ; le peuple qui a besoin de Dieu et se construit un veau d'or ; le peuple qui veut prendre possession de la Terre par ses propres moyens.

Retenons dès maintenant, que les tentations jouent au moins à deux échelles. Le niveau individuel ; et le niveau du collectif, d'une humanité, d'une Église, qui elles aussi ont à devenir pleinement filles de Dieu. Nous essayerons à chaque fois, de prêter l'oreille à ces deux échelles.

Que veut dire alors être Fils de Dieu ? La première chose peut-être à entendre de ce texte est qu'il ne s'agit pas d'abord de faire ou de ne pas faire quelque chose. Jésus qui refuse de transformer les pierres en pains sera celui qui multipliera les pains. Jésus qui refuse de se livrer à une démonstration miraculeuse, accomplira miracles et résurrections. Jésus qui refuse les Royaumes du monde, recevra de son Père « *tout pouvoir sur la terre et au ciel* ».

C'est donc qu'être Fils se joue à un autre niveau. Dans la manière, dans l'esprit qui porte les actes, au moins autant que dans les actes eux-mêmes. Il est même bien possible que ce soit là la grande tactique du tentateur, depuis le temps de la Genèse : de déplacer le regard vers les choses. D'être complice de notre désir de tracer une ligne du permis et du défendu, qui nous permette de fuir le regard de Dieu dès que cela nous convient. Seul croira qu'il y a dans cet appel à l'esprit une forme de facilité, celui qui n'a pas senti à quelle profondeur nous appelait de vivre sous ce regard ; qui n'a jamais reculé devant cette profondeur ; et qui n'a pas tremblé en entendant, avec Thérèse d'Avila, cette phrase de son Seigneur : « *Sais-tu ce que c'est que m'aimer vraiment ? C'est comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable est mensonge.* »

C'est à cette profondeur que nous sommes convoqués, avec le Christ, en ce temps de carême. Une chose encore, avant d'entrer plus précisément dans chaque tentation. Il n'est pas anodin que la vie publique du Christ s'ouvre sur trois « non ». Que sa première fidélité se dise par trois refus d'un mensonge. Il n'est pas anodin nous plus que ces trois « non » soient aussi trois appels à la parole de Dieu. Qu'avant de parler, Jésus n'ait eu comme mots que cette Parole de Dieu transmise par la Bible. De nouveau, nous voici devant la ruse du tentateur : celle de vouloir

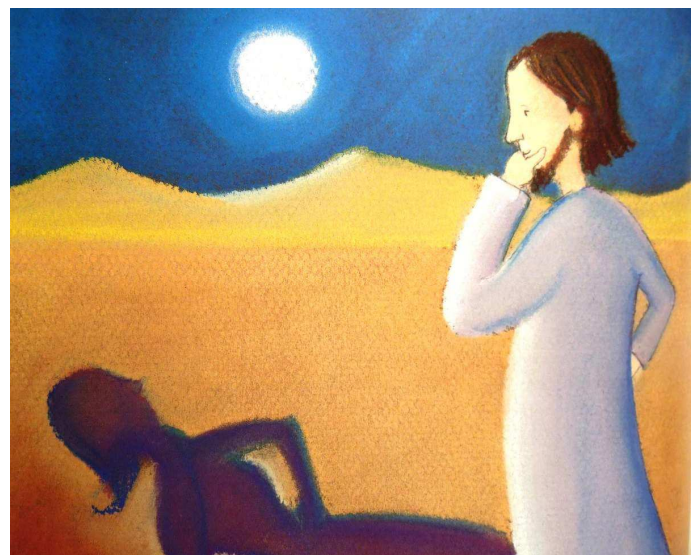
nous enfermer devant l'alternative. « *Tu as faim : que feras-tu d'autre si tu ne veux pas user de ta puissance ?* » ; « *Tu veux être reconnu par Israël : comment feras-tu sans accomplir un prodige ?* » Il

nous est difficile, dans de telles situations, de répondre « je ne sais pas ». D'entendre ce qui sonne faux, sans entendre la note juste...

et de refuser pourtant de jouer, même un peu, la musique du mensonge. Et pourtant, de tels « non » sont autant d'actes de foi que Dieu est vrai et ne ment pas. Et ce sont eux qui préparent les grands « oui » sur lesquels peuvent se fonder une vie. Ce sont eux, dès la fin de notre récit, qui préparent cette venue des anges qui servent Jésus... alors qu'ils semblaient bien lointains aux heures de la tentation et du choix.

Je pense à cette scène du film *Des hommes et des Dieux*, et au chef de la milice terroriste qui affirme, fusil à la main, au Père abbé : « *Tu n'as pas le choix* ». Et à la réponse de Christian de Chergé, aussi directe, aussi simple que celles du Christ : « *Si, j'ai le choix* ».

« *Si,
j'ai le choix.* »



Dès ce moment, l'esprit du mensonge est déjà vaincu. Car l'espace est ouvert, que le tentateur voulait refermer. Il ne s'agit évidemment pas de nous replier dans une sorte d'immobilisme. D'une certaine manière, nous avançons toujours, chacun à sa mesure, dans un certain brouillard. Mais le brouillard est une chose, le mensonge en est une autre, très différente... La ruse du tentateur consiste souvent à vouloir fuir le brouillard, à nous suggérer de faux raccourcis. Au contraire, la foi est de croire que le refus du mensonge est toujours le début d'un chemin, où, peu à peu, le brouillard devient plus léger. Nous pouvons faire mémoire de ces « non » que nous avons dits, parce que nous sentions qu'un mensonge s'y cachait, alors même que nous ne voyions pas bien quel chemin pouvait bien naître à leur suite... et faire mémoire de ce qui à travers eux, y compris peut-être dans les souffrances, s'est révélé porteur de vie. Pour que l'homme soit un fils à son image, Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit, lorsque nous n'avions ni forme, ni visage, Son amour nous voyait libres comme lui.

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Le tentateur s'approcha et lui dit : « *Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains.* » Mais Jésus répondit : « *Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » (Mt 4, 2-4). Que veut dire être Fils de Dieu ? Si l'on reprend cette question que pose le Diable, ce qui frappe c'est sa logique : « *Si tu es le Fils de Dieu* ». On voit bien l'habileté du Malin qui a l'art et la manière de conserver le titre, mais de le détacher de ce qui lui donne son



La tentation sur la montagne, Duccio (v. 1310).

sens, c'est-à-dire de la relation à Dieu. De faire de Dieu celui dont on parle, mais plus celui avec qui l'on parle. Et ce qui est encore plus impressionnant c'est la réponse de Jésus qui touche au cœur. Cela nous amène à affirmer qu'au moment où nous avons à prendre une décision, nous devons nous demander si nous sommes devant le Dieu dont la parole nous fait vivre, ou bien si nous

« *Mais que veut dire être Fils de Dieu, comme peuple, comme Eglise, comme humanité ?* »

sommes sortis de cette relation ? Avec une question complémentaire pour guider notre route : l'usage que

nous faisons des choses nous laisse-t-il interlocuteur de Dieu ? Cette question appelle sans cesse à prendre position, et, si la réponse est négative, à avoir la simplicité de se dégager de ce qui fait obstacle. Mais que veut dire être Fils de Dieu comme peuple, comme Eglise, comme humanité ? La réponse est plus difficile, et la manière de nous situer parfois moins immédiate.

La tentation du Christ.

Pour qu'un oui de l'homme réponde au oui inlassable de Dieu.

Et pourtant nous savons bien qu'un autre combat décisif se joue là. Et que l'inversion que le tentateur suggère au Christ est peut-être plus puissante encore dans l'ordre économique que dans l'ordre individuel.

Que la manière dont nous produisons, dont nous consommons, ne soit pas neutre ; que beaucoup d'injustice, de violence, de toutes sortes s'y jouent, tant de choses viennent nous le rappeler. Et pourtant, force est d'avouer que bien souvent, nous nous en accommodons sans trop de souci. Le récit des tentations ne nous dit pas quoi faire... et bien malin qui prétendrait répondre pour les autres. Mais il nous met en garde. Peut-être nous invite-t-il aussi à poser de ces « non » humains, à l'horizon inconnu, mais qui peuvent ouvrir l'espace aux « oui » de Dieu. C'est-à-dire, au milieu même des contradictions que nous sentons, à ne

jamais pactiser avec le mensonge. A ne pas fermer les yeux, à ne pas nous accommoder d'une injustice, sous prétexte que nous ne savons pas bien comment nous comporter et comment y mettre fin. Il ne s'agit finalement de rien d'autre, que de l'invitation à vivre avant tout de la Parole de Dieu... À chacun, à chacune, d'entendre pour soi la forme de cette invitation.

Alors le diable l'emmène à la Ville sainte, le place au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es Fil de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une

Pierre. » Jésus lui déclara : « *Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu* ». (Mt 4, 5-7). Combien de fois enrôlons-nous Dieu dans des missions que nous avons choisies ? Combien de fois ne me dis-je pas que je dois m'imposer, que je dois réfuter l'autre, que je dois apparaître sous mon meilleur jour, pour qu'à travers moi, Dieu soit rendu visible ? C'est ainsi que j'entre doucement dans le jeu de la violence, physique ou intellectuelle, ou dans le jeu de la séduction. Et que bien vite je fais servir l'Écriture à mon jeu... mais c'est alors une écriture comme morte, qui ne guide plus et ne nourrit plus.

Et c'est ainsi que bien vite, je peux aussi voir s'introduire le trouble et la crispation intérieure qui accompagnent ces projets nés sans Dieu.

Je pense aussi à notre Église, où la

même tentation peut jouer de façon souvent plus subtile. Il est bien des manières de se jeter dans le vide, et de sommer Dieu de venir ensuite nous guider... Là encore, quels « non », intérieurs et extérieurs, sont-ils à dire, et dans quelle patience, pour que le « oui » de Dieu puisse trouver sa place dans nos vies et dans le monde ? En sachant que ce qui nous est promis, au terme du chemin, c'est cette simplicité, cette marche d'autant plus assurée qu'elle s'appuie sur un autre. Cette marche qui est déjà celle du Christ.

*« Il ne s'agit finalement
de rien d'autre, que de l'invitation
à vivre avant tout
de la Parole de Dieu...
À chacun, à chacune,
d'entendre pour soi
la forme de cette invitation. »*

*«Il serait simple de faire avec soi-même
le pacte de n'admirer dans l'histoire
que les actions et les vies
au travers desquelles rayonne
l'esprit de vérité, de justice et d'amour.»*

Simone Weil en pleine seconde guerre mondiale

Le diable l'emmène encore sur une très haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Il lui dit : « *Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi.* » Alors, Jésus lui dit : « *Arrière, Satan ! car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte.* » (Mt 4, 8-10). Et voici la dernière tentation, celle que Matthieu place à la fin. La tentation de la puissance. La fascination pour des formes de grandeur qui ne sont pas celles de l'évangile. Et qui conduisent, plus ou moins consciemment, à se prosterner devant Satan, devant ses pompes et ses fastes, devant tout ce qui fait en nous vibrer cette corde que fascine la force, le pouvoir, la puissance... Chacun a les siennes. Pour l'un ce sera le pouvoir politique ; pour l'autre, une reconnaissance sociale ; pour l'autre la puissance que donne l'argent ; pour l'autre l'aura intellectuelle... Et combien, qui semblent avoir pour eux-mêmes renoncé à ce piège, l'ont en fait seulement transféré vers d'autres lieux. Fascination pour la taille et la puissance de son ordre religieux ou de son église, pour la richesse de son institution, pour la puissance et le rayonnement de son pays. Fascination aussi pour les « titres » de noblesse de toute sorte, que notre système éducatif français contribue puissamment à nourrir.

Combien de chemin à la suite du Christ, retenus par ces attaches et ces grandeurs sans l'évangile ? Il est bien possible que l'obstacle le plus puissant, et le plus

souterrain aussi, à la croissance du Royaume de Dieu soit à chercher ici : dans tous ces lieux, où vibre en nous cette fascination pour la fausse grandeur, cette forme d'exaltation ou d'assurance qui ne viennent pas de Dieu. Jusqu'à faire parfois de la Croix l'étendard rêvé d'une armée victorieuse marchant au son des tambours.

Je pense à ces lignes qu'écrivait la philosophe Simone Weil, depuis Londres, en pleine seconde guerre mondiale :

« Quatre obstacles surtout nous séparent d'une forme de civilisation susceptible de valoir quelque chose. Notre conception fautive de la grandeur ; la dégradation du sentiment de la justice ; notre idolâtrie de l'argent ; et l'absence en nous d'inspiration religieuse. (...) Notre conception de la grandeur est la tare la plus grave et celle dont nous avons le moins conscience comme d'une tare. Du moins comme une tare chez nous : chez nos ennemis elle nous choque, mais, malgré l'avertissement contenu dans la parole du Christ sur la paille et la poutre, nous ne songeons pas à la reconnaître comme nôtre(...)» Et peut-être pouvons-nous faire nôtre le remède qu'elle propose : *«Il serait simple de faire avec soi-même le pacte de n'admirer dans l'histoire que les actions et les vies au travers desquelles rayonne l'esprit de vérité, de justice et d'amour.»*

La tentation du Christ.

Pour qu'un oui de l'homme réponde au oui inlassable de Dieu.

Traduction concrète, dans la manière de regarder le monde, de cette réponse du Christ qui dégage à nouveau l'horizon : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte. » Là encore, il ne s'agit, par le « non » donné aux mensonges rassurants, que de dégager l'espace pour que puisse se faire entendre le « oui » de Dieu, et la vraie vie.

Nous nous laissons prendre au jeu du mensonge. La tentation d'Adam : « j'ai eu peur et je me suis caché ». C'est la tentation derrière laquelle se fait entendre la même voix qui murmure derrière les trois auxquelles le Christ a été confronté : Dieu n'est pas tout à fait bon. Ou alors il a une arrière-pensée. En tout cas, on ne peut pas tout à fait compter sur lui. Mais la bonne nouvelle, celle du Christ au désert, qui éclatera au matin de Pâques, c'est au contraire que le Oui de Dieu est sans faille. Si l'Esprit pousse le Christ au désert pour qu'il affronte Satan et en sorte vainqueur, c'est pour que nous puissions appuyer sur son « oui » tous nos « oui » si vite repris. Voilà la route que l'Eglise nous invite à prendre. Une route de quarante jours pour dégager un peu plus, en nous et dans le monde, l'espace que Dieu pourra habiter.

PRIERE

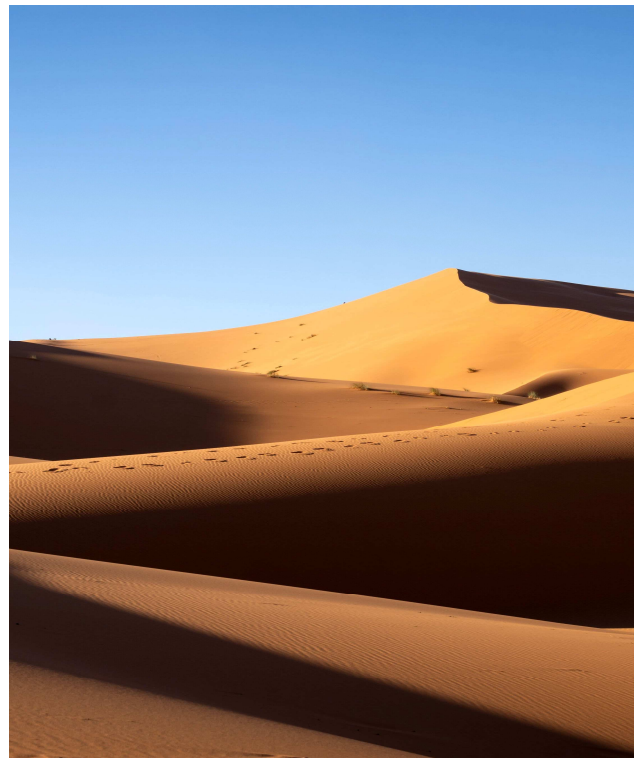
Jésus,
toi qui as été mis à l'épreuve,
la Parole de Dieu
t'a rendu victorieux.
Que cette parole
soit notre secours,
dans le combat
de chaque jour.
Sans elle notre foi chancelle,
notre espérance s'obscurcit.
Donne-nous
d'y puiser force et lumière.
Que conduits par l'Esprit
au cœur de nos déserts,
nous fassions l'expérience
de l'amour inconditionnel
du Père,
maintenant
et pour toujours.
Amen.

Deuxième dimanche de Carême
Méditation : La transfiguration.

Comment Pierre, Jacques et Jean tentent d'entrer physiquement dans l'expérience de la prière avec Jésus, pour être introduit dans la gloire véritable et assumer d'être temple de Dieu.

Le premier dimanche de Carême, nous avons médité ensemble sur la suite du Christ au désert. Cette semaine le désert s'ouvre de nouveau devant nous. C'est le Christ lui-même qui nous y mène avec ses apôtres choisis. Mt 17, 1 : « Six jours après, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les emmène à l'écart sur une haute montagne ».

Pendant ce temps de Carême nous tâchons de nous retrouver à l'écart, de suspendre pour un court instant nos occupations quotidiennes pour nous mettre à l'école de Jésus, pour nous asseoir à ses pieds, pour écouter sa parole, pour prier.



Evangile : Lc 9, 28b-36.

Environ huit jours après avoir prononcé ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il gravit la montagne pour prier. Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et son vêtement devint d'une blancheur éblouissante. Voici que deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait s'accomplir à Jérusalem. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, restant éveillés, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. Ces derniers s'éloignaient de lui, quand Pierre dit à Jésus : « Maître, il

est bon que nous soyons ici ! Faisons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il ne savait pas ce qu'il disait. Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent. Et, de la nuée, une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi : écoutez-le ! » Et pendant que la voix se faisait entendre, il n'y avait plus que Jésus, seul. Les disciples gardèrent le silence et, en ces jours-là, ils ne rapportèrent à personne rien de ce qu'ils avaient vu.

Quoi qu'il en soit de notre prière à nous, nous aimons suivre le Christ dans le désert, car nous savons que c'est là qu'il prie. Saint Luc commence son récit de la Transfiguration en disant : « prenant avec lui Pierre, Jean et Jacques, il gravit la montagne pour prier » (Lc 9, 28). Ayons confiance en cette prière du Christ. Il a intercédé pour nous durant son ministère terrestre – le magnifique chapitre 17 de Saint Jean en témoigne ; il continue d'intercéder pour nous aujourd'hui auprès de son Père – l'épître aux Hébreux nous l'enseigne : le Christ Jésus « est capable de sauver de façon définitive ceux qui par lui s'avancent vers Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (He 7, 25). Mais aujourd'hui tâchons de suivre le Christ sur le mont Thabor, là où il nous introduira dans sa prière, là où il nous illuminera de l'éclat éternel de sa beauté. Ce soir notre prière sera de contempler Jésus prier.

Six jours après. Six jours après quoi ? Matthieu, comme les autres évangélistes synoptiques, rapporte que la Transfiguration a lieu une semaine après la profession de foi de Pierre. Le chef des apôtres proclame : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16, 16). Jésus, en réponse, annonce pour la première fois qu'il montera « à Jérusalem pour y souffrir beaucoup... pour y être tué et, le troi-

sième jour, ressusciter » (Mt 18, 21). Suivre le Christ sur le mont Thabor, c'est faire un pas vers sa Pâque. C'est dans le même mouvement que six jours après il amène ses disciples sur « une haute montagne ».

Six jours, le temps de l'œuvre accompli, le temps de la semaine de travail qui pèse de tout son poids de fatigue, le temps qui aspire au repos du Seigneur. Toute la tragédie de l'humanité consiste précisément en ce que l'homme,

créé le sixième jour comme un couronnement de l'œuvre divine, a été tiré du néant avec la vocation d'en-

trer dans le repos de Dieu, d'entrer dans son sabbat, dans la vie intime de la Trinité. Mais voilà que par la rupture de son amitié avec Dieu, l'homme se trouve hors de ce rythme béni, hors de sa vocation. Les fils d'Adam sont englués dans le travail sans fin qui ne rassasie plus – la terre ne produisant que les épines et les ronces (Gn 3, 18), qui ne mène plus au repos véritable, qui n'aboutit plus au sabbat que l'homme désire pourtant de tout son être – car il a été créé pour ce repos en Dieu ! – et qu'il ne peut plus obtenir.

*« Suivre le Christ
sur le mont Thabor,
c'est faire un pas
vers sa Pâque. »*

La transfiguration.

« Alors, j'en ai fait le serment dans ma colère, jamais ils n'entreront dans mon repos ! » (Ps 94, 11) Ce repos du septième jour, inaccessible pour notre âme vagabonde, interdit par la flamme du glaive fulgurant que tient le chérubin aux abords d'Éden (Gn 3, 24), c'est Jésus qui nous y introduit par son humble prière.

Il prie de nuit. On n'y prête peut-être pas attention, mais la Transfiguration a lieu la nuit. Saint Luc l'indique assez clairement : Jésus se retire sur une montagne pour prier, ce qu'il fait d'habitude la nuit, ses disciples s'endorment (Lc 9, 32) – c'est déjà la Gethsémani qui se profile ici ! – ils se réveillent tout d'un coup à cause de l'éclat de gloire. Après la vision, l'évangéliste précise bien : « le jour suivant », ils descendent de la montagne (Lc 9, 37). Le désert, la nuit, la haute montagne.

Cette indication du lieu – la haute montagne- a aussi quelque chose à nous dire. La montagne dans le langage biblique a toujours été un lieu du sacrifice, de la manifestation divine, de l'enseignement solennel. Sur la montagne, Dieu dresse un signe de son Alliance. Saint Matthieu précise qu'il s'agit ici d'une « haute montagne ». Cette expression revient chez lui à trois reprises. Ici, pour désigner le Thabor. Mais avant cela, c'est le Tentateur qui porte Jésus « sur une haute montagne » pour lui montrer tous les royaumes du monde avec leur gloire. « Tout cela je te le donnerai si, te prosternant, tu me rends hommage » (Mt 4, 9). A la fin du récit évangélique, Jésus apparaît à ses disciples sur une haute



*« Son visage resplendit
comme le soleil,
ses vêtements devinrent blancs
comme la lumière »*

montagne après avoir souffert sa Passion volontaire. « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18). Et les disciples, en se prosternant devant lui, l'adorent.

Trois « hautes montagnes » chez Matthieu : celle de la Tentation – « prosterne-toi devant moi et tu auras la gloire de tous les royaumes » ; celle de l'Ascension – les disciples se prosternent devant le Ressuscité qui a reçu tout pouvoir ; celle de notre récit, où Jésus est transfiguré devant nous. « *Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière* » (Mt 17, 2). Et nous nous arrêtons dans l'adoration émerveillée. La nuée lumineuse nous couvre alors de son ombre, et la voix du Père clame : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le* » (Mt 17, 5). Sur la haute montagne la prière de Jésus nous introduit dans la gloire véritable, celle de l'éclat de la Trinité, mais d'abord, il nous faut passer par le témoignage de Moïse et d'Elie.

En effet, lorsque les disciples sont réveillés par l'éclat du Christ, ils le découvrent en train de converser avec Moïse et Elie. Lc 9, 30-31 « *Voici que deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Elie qui, apparus en gloire, parlaient de son départ qu'il allait accomplir à Jérusalem* ». Ils parlent de sa Pâque, de sa Passion, de son Exode. La Loi et les Prophètes, tout l'Ancien Testament, sont là pour que nous puissions comprendre ce que Jésus nous manifeste. Moïse remonte du séjour des morts, Elie descend d'en haut : il n'a pas goûté la mort, étant monté dans le tourbillon de feu. Tous les deux s'inclinent devant le Maître des morts et des vivants. Comme dit S. Jean Chrysostome : le Christ « *veut leur ap-*

*« Notre Carême doit rendre
notre cœur apte
à s'émerveiller
devant Dieu. »*

prendre qu'il est le maître de la vie et de la mort, et c'est dans ce dessein qu'il fait paraître Moïse, qui avait payé le tribut à la mort, et Elie, qui n'y avait pas encore été soumis ». Les deux prophètes indiquent aux disciples celui qui fait passer toute l'humanité de l'Egypte de la mort à la terre promise de la vie éternelle.

Voilà que cette vie éternelle rayonne en lui. Voilà que la lumière de Dieu illumine nos ténèbres. Cette lumière, cette gloire qui pendant des siècles ne trouvait pas où s'établir dresse sa tente parmi nous en s'incarnant. En Christ Jésus, Dieu a dressé sa tente parmi nous. Lui, il est le Temple Véritable, « *en sa chair habite corporellement toute la plénitude de la divinité* ». « *Le Père a mis en lui tout son amour* » et « *l'Esprit Saint le couvre de son ombre* ».

>>>



Voilà que cette vie éternelle rayonne en lui. Voilà que la lumière de Dieu illumine nos ténèbres.

La transfiguration.

Le Verbe Incarné, le Fils éternel rayonne dans la nuit de notre monde et « *les ténèbres ne peuvent pas le saisir* ». « *Il est la Lumière Véritable qui éclaire tout homme venant dans le monde* ». Il est « *le Fils, Lumière née de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu* ». Cet homme est « *Resplendissement de sa gloire, effigie de sa substance qui soutient l'univers par sa parole puissante* ». « *Venez, adorons-le* ! » « *Il est beau pour nous d'être ici* ! » Mt 17, 4. Pierre s'exclame émerveillé : il est beau pour nous d'être ici ! Ce que nous traduisons d'habitude par « il est heureux que nous soyons ici, il est bon pour nous d'être ici », le texte grec le dit littéralement – et avec la formule identique chez les trois évangélistes – « il est beau pour nous d'être ici ! ». La beauté de Dieu resplendit et l'homme se prosterne en adoration devant cet éclat.

Notre Carême doit rendre notre cœur apte à s'émerveiller devant Dieu. Il nous faut apprendre – patiemment et joyeusement – à s'émerveiller devant Dieu, à savourer sa beauté. C'est étonnant, mais on ne parle presque jamais de la beauté de Dieu, et pourtant il est beau ! « *Toi, le lumineux, le magnifique !* » – s'écrier le psalmiste. « *Tu es le plus beau des enfants des hommes* » – prophétisait l'autre.

« *Qui regarde vers lui, resplendira, sans ombre ni trouble au visage !* » Dieu rayonne, c'est ça, sa gloire, c'est ça, sa grâce – un rayonnement de bienveillance, un visage gracieux et beau qui se penche sur la créature tirée de la boue pour l'illuminer, pour l'animer, pour l'élever à sa lumière. Dieu est beau ! Il est beau pour nous d'être en sa présence.



De Sœur Marie-Anastasia Carré,
sœur de la Communauté des Béatitudes

« *La chair de Jésus rayonne
donc de sa gloire divine.
En lui s'accomplit la vocation
de notre corps,
de tout corps créé.* »

>>>

La transfiguration.

L'émerveillement, l'adoration qui en jaillit sont les fondements de la vie chrétienne. Savoir se prosterner, savoir être saisi d'admiration – voilà un art que l'âme humaine a à cultiver. Et lorsque notre âme est comme suspendue par cette beauté qui se penche vers elle, le corps, lui, suit fidèlement et pose un geste de respect. Un commentateur médiéval remarque : « *Les saints Apôtres tombent la face contre terre (Gn 17,3 Nb 16,4 16,52 Tb 12,16 Gn 49,17 Is 28,13 Jn 18,26), circonstance qui est une preuve de leur sainteté; car dans les saintes Écritures, nous voyons les saints tomber le visage contre terre, tandis que les impies sont renversés en arrière* ». Savoir adorer est une fleur de sainteté. Être renversé, ne percevoir dans la beauté que la violence, la force, la puissance de l'éclat est un signe indubitable de l'impiété. L'impie ne sait pas s'émerveiller. Il peut être étonné, déconcerté, désespéré, il ne peut pas s'émerveiller, il ne sait plus adorer.

La chair de Jésus rayonne donc de sa gloire divine. En lui s'accomplit la vocation de notre corps, de tout corps créé. Ce corps a été fait pour rayonner de la beauté de Dieu, pour en être un signe, une expression fidèle, pour être l'éclat de l'âme. Le péché fait sombré notre âme

dans les ténèbres – à force de vouloir être son propre soleil on devient un trou noir ! – du même coup, notre corps devient un poids insupportable. « Tu es poussière et tu reviendras à la poussière » ou, comme le disaient les Grecs, que l'on aime maintenant à faire passer pour les grands défenseurs du corps : « *Le corps est un tombeau de l'âme !* » Non, ce n'est pas en Grèce classique que le corps resplendit d'une lumière plus grande que celle de soleil. C'est en Palestine, c'est dans la chair du charpentier juif que pour la première fois le corps retrouve tout son éclat, toute sa gloire, toute sa grâce et toute sa beauté !

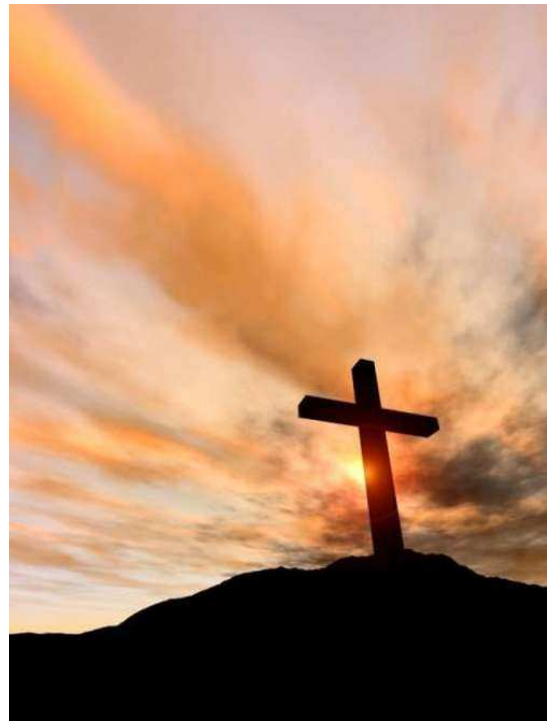
*« La vie éternelle
a déjà commencé,
elle percera le voile
de notre mort,
elle ira plus loin
que ce que nous voyons
maintenant,
mais elle est déjà en marche. »*

Comme dit Saint Paul (2 Tm 1, 10) : « *Notre Sauveur le Christ Jésus s'est manifesté en détruisant la mort et en faisant resplendir la vie et l'immortalité par l'annonce de l'Évangile* ». La vie éternelle, celle qui brillera de tout son éclat dans la chair du Ressuscité, se mani-

feste déjà dans la nuit de Thabor. Pour nous ce point est fondamental. La vie éternelle n'est pas une existence qui commencerait une fois nous sommes morts.

Elle n'est pas la vie après la mort, un rajout plus ou moins hypothétique à notre vie actuelle, sans lien avec ce que nous sommes en train de vivre, sans enracinement dans la vie présente. Non, la vie éternelle a déjà commencé. Elle a été semée en notre chair au moment de notre baptême, de notre conversion. Elle grandit, elle se déploie, elle se développe par chaque acte de charité que nous posons. Elle cherche à rayonner dans l'opacité et la lourdeur de notre quotidien. Elle désire éclore dans la grisaille de notre médiocrité. La vie éternelle a déjà commencé, elle percera le voile de notre mort, elle ira plus loin que ce que nous voyons maintenant, mais elle est déjà en marche. La vie de Dieu est déjà en œuvre en nous. Elle est tellement immense, tellement riche de virtualités, de force, d'élan qu'il lui faut une éternité entière pour se déployer.

En nous cette vie éternelle se déploiera donc dans la durée infinie, dans les siècles des siècles. En Jésus elle est présente entièrement, dans sa totalité. En Christ toute la vie éternelle est donnée, nous est donnée, comme si le soleil se consumait, se donnait en un seul rayon. *« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour »* (Mt 17, 5). Tout l'amour de Dieu. Absolument tout. Il n'y a pas une goutte, il n'y a pas une miette, il n'y a pas une parcelle de cet amour infini qui ne rayonnerait dans le Corps du Christ, à travers ce Corps. Dieu aime chaque âme, chaque homme, chaque créature, c'est dans son Verbe qu'il les aime. C'est dans son Verbe éternel que le Père conçoit chacun de nous, c'est en son Fils que le Père s'émerveille devant cet univers qui n'existe pourtant pas encore. C'est parce que Dieu tombe amoureux de



*« Ce qu'il y a de plus caché
dans la beauté de Dieu
nous est manifesté dans la chair
de son Fils et de son Fils crucifié. »*

cet univers dans son Amour qui est l'Esprit Saint, qu'il le tire du néant pour l'introduire dans sa vie intime. Dieu aime chaque homme, qu'il soit catholique ou musulman, qu'il soit croyant ou athée, qu'il soit saint ou « pas encore », mais c'est en Jésus que Dieu aime les catholiques, les musulmans, les saints et les pécheurs, les anges et les démons – *« celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour »*. De cet amour Dieu aime tout homme et il *« veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité – dit l'apôtre (1 Tm 2, 4-6). Car Dieu est unique, unique aussi le médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus, homme lui-même, qui s'est livré en rançon pour tous »*.

>>>

Dieu voit le monde à travers le prisme du Corps glorifié de son Fils. C'est en lui qu'il nous donne tout son Amour. L'Esprit Saint, l'amour de Dieu nous atteint par la très sainte humanité de Jésus. Quand Dieu voit le monde à travers ce prisme de la chair de Jésus, Dieu le voit beau. Dans la chair du Christ, la beauté de Dieu rayonne sur monde ; dans la chair du Christ la beauté du monde rayonne aux yeux de Dieu. Vous connaissez sans doute ce fameux croquis de S. Jean de la Croix qui a inspiré Salvador Dali pour sa Crucifixion. Nous voyons la Croix d'en haut, comme le Père le voit des cieux, l'immense Croix qui relie le ciel absolument noir, le signe du mystère impénétrable de Dieu, et la terre, avec son lac, ses pécheurs, ses personnages perdus dans le désert. Le Père voit le monde dans la chair de son Fils.

Pour que la laideur du péché puisse devenir aimable aux yeux de Dieu, le Fils l'assume dans sa chair. Pour que cette Beauté puisse illuminer notre laideur, le plus beau des enfants des hommes se laissera défigurer dans sa Passion. Souvenons-nous de cette prophétie d'Isaïe : *« comme un surgeon il a grandi devant lui, comme une racine en terre aride ; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans appa-*

La Beauté ne sert à rien ! Devant elle notre intelligence s'arrête, notre volonté est comme suspendue dans cet acte d'émerveillement, d'adoration. Nous admirons, nous adorons gratuitement. Dieu ne peut se donner que gratuitement, car sa créature ne lui apporte rien. Il n'y a pas plus d'Être dans Dieu et le monde, qu'en Dieu seul : tout être créé vient de Dieu. Il n'y a pas plus de Bonté dans Dieu et le monde qu'en Dieu seul : tout ce qui est bon l'est par Dieu. Dieu ne gagne rien en créant, Dieu ne gagne rien en rachetant, Dieu ne gagne rien en se donnant, il le fait gratuitement et cette

gratuité est belle ! La grâce ne peut être que gratuite et elle suscite la gratitude et la gratuité dans la réponse de l'homme.

La Beauté du Christ transfiguré nous fait aimer non seulement libre-

ment, mais comme gratuitement. Elle nous enseigne deux choses absolument fondamentales sur notre condition. La Transfiguration nous dit qui nous sommes et ce qu'est notre corps. La transfiguration nous enseigne que nous sommes le Temple de Dieu.

*« Ce que Jésus est,
nous sommes appelés à le devenir.
Mais ce qu'il est, il l'est par nature :
il est Fils de Dieu
de par sa naissance éternelle,
il est Dieu tout court
tandis que nous,
nous le serons par grâce. »*

La transfiguration.

Chrétien, tu es le Temple de Dieu (cf. 1 Cor 3, 16). La gloire de Dieu qui rayonne dans le corps de Jésus désire habiter en nous. « *Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi* » (Ap 3, 20). Si quelqu'un entend ma voix – celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le ! « *Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous ferons chez lui une demeure* » (Jn 14, 23). Chacun de nous, je l'espère, a rencontré dans sa vie de vrais témoins du Christ. Il semble par moment que c'est Dieu qui brille en eux comme une flamme, qu'à travers ce qu'ils sont, grâce à ce qu'ils sont, Dieu se montre, illumine, réchauffe notre pauvre cœur. Un tel prêtre dans la confession a laissé jaillir une parole qui a nous illuminé et apaisé. Tel autre chrétien a posé un geste d'attention, de magnanimité, de beauté qui a laissé transparaître quelque chose de la beauté

de Dieu. En telle autre personne enfin nous avons saisi comme un reflet du Christ humble, souffrant et patient et notre admiration nous a rendus plus humains à ce moment. Sachons en être reconnaissants !

Bien sûr, chacun de nous n'est pas d'emblée une icône, une image vivante de la Trinité. Le matin quand je me vois dans le miroir ce n'est pas un reflet de la gloire divine, loin de là, je l'accorde ! Et pourtant, chacun de nous a la vocation de grandir de plus en plus dans la ressemblance avec le Christ, devenir de plus en plus un Temple digne du Très-Haut. Comme le chante une foule immense dans l'Apocalypse (19, 7) : « *Voici venir déjà les noces de l'Agneau et pour lui son épouse s'est faite belle* ». La beauté de l'Epouse, c'est de rayonner de la gloire de l'Epoux, c'est d'être illuminé par la beauté de l'Agneau.

« Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi »



PRIERE

Béni sois-tu, ô notre Père:
aujourd'hui
Pierre, Jacques et Jean
ont vu Jésus transfiguré.
Ils ont vu briller
ta gloire sur le visage de Jésus !
Que nos cœurs
soient en fête pour toi :
en chaque homme,
chaque femme,
un jour resplendira
la gloire de ton Fils.
Que de nos lèvres
monte la louange.
Nous t'en prions,
toi qui règnes
pour les siècles des siècles.
Amen.

Troisième dimanche de Carême. Méditation La parabole du figuier

Pilate, Siloé, le figuier

Dans cette page d'évangile, Luc regroupe trois paroles de Jésus, plus exactement deux paroles et une parabole, qui pointent toutes dans la même direction : toutes trois soulignent la nécessité de se convertir quand il est temps, quand il est encore temps.

Au point de départ, trois situations assez différentes :

- les Galiléens sont morts à cause de la cruauté de Pilate ;
- les dix-huit personnes ensevelies dans les décombres de la tour de Siloé, à Jérusalem, sont mortes par malchance : elles se sont trouvées au mauvais endroit au mauvais moment ;
- mais le figuier, lui, va mourir, coupé, de guerre lasse, par le propriétaire, parce qu'il est resté improductif durant quatre années, parce qu'il « occupait le terrain pour rien ».



Evangile : Luc 9, 28b-36.

À ce moment, des gens qui se trouvaient là rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer, mêlant leur sang à celui des sacrifices qu'ils offraient. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien, je vous dis : pas du tout ! Mais si

vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. »

Jésus disait encore cette parabole : « Quelqu'un avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit sur ce figuier, et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : "Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. À quoi bon le laisser épuiser le sol ?" Mais le vigneron lui répondit : "Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas." »

La parabole du figuier

L'enseignement de Jésus est tout en nuances. Pour le premier épisode, Jésus réagit à une mauvaise nouvelle qu'on lui annonce, et il pose lui-même la question : « *Croyez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que les autres Galiléens, pour avoir subi pareil sort ?* » La réponse suit immédiatement, en deux temps : d'une part personne ne peut dire : telle souffrance, telle mort a été pour tel homme un châtement ; d'autre part personne ne peut ôter à Dieu le pouvoir de rendre à chacun selon ses œuvres.

Pour le second épisode, Jésus renchérit lui-même en rappelant la catastrophe de Siloé ; et l'enseignement est le même : leur dette n'était pas plus grande ; ne voyez pas dans leur mort un châtement, mais vous, acceptez la conversion. Quant à la parabole du figuier, elle ne fait état ni d'une cruauté ni d'une catastrophe ; elle décrit nos lenteurs, et la stérilité de l'Évangile à certains moments de notre vie. Nous occupons le sol, nous épuisons la terre, pour quelle fécondité ? Le maître, de temps à autre, vient chercher des fruits pour son Église, les fruits de la charité active ou les fruits du vrai silence, et qu'avons-nous à lui donner ? Nous profitons du terreau de l'Église, des sacrements de la foi, des richesses de la vie fraternelle et du dévouement des frères et des sœurs ; pour quelles fleurs de paix, pour quels fruits de joie ? La question du Seigneur, comme dans toutes ses paraboles, est à la fois douce et radicale. Si radicale que nous ne cesserons jamais de l'entendre jusqu'au moment de la grande rencontre et quelles que soient la vigueur et l'authenticité de notre réponse quotidienne. Mais dans

cette exigence même le Seigneur nous révèle toutes les ressources de sa douceur. Et c'est là que la parabole complète les deux paroles précédentes en apportant un élément essentiel pour notre espérance : le sursis.

Nous sommes en sursis, nous restons en sursis tout au long de notre vie, en vue d'un sursaut de vigueur, d'un renouveau de fécondité, parce que Dieu ne se résigne jamais à la mort. Jésus vigneron s'attelle lui-même au travail de notre conversion : il bêche sa vi-

« La question du Seigneur, comme dans toutes ses paraboles, est à la fois douce et radicale. »

gne, souvent, et il ajoute à chaque fois quelque poignées d'un engrais dont il a le secret, un engrais spirituel à base d'humilité, de simplicité et de courage, avec une bonne dose de confiance. Demandons à la Vierge toute sainte, les uns pour les autres, en vue de ce travail de vérité et de conversion, l'aide de sa prière. En elle « *la grâce de Dieu n'a pas été stérile* ». Nous la chantons, au Carmel, comme la Vigne fleurie, la Vigne généreuse. Qu'elle nous aide à dire oui, le oui qui rend nos vies porteuses de Dieu, fécondes pour Dieu.

*« Que Marie nous aide à dire oui,
le oui qui rend nos vies
porteuses de Dieu,
fécondes pour Dieu! »*

Demandons à la Vierge toute sainte, les uns pour les autres, en vue de ce travail de vérité et de conversion, l'aide de sa prière. En elle « *la grâce de Dieu n'a pas été stérile* ». Nous la chantons, au Carmel, comme la Vigne fleurie, la Vigne généreuse. Qu'elle nous aide à dire oui, le oui qui rend nos vies porteuses de Dieu, fécondes pour Dieu.

Une histoire pleine de bruit et de fureur

Au temps des Evangiles, il n'y avait pas de journalistes, mais, nous le voyons avec ce texte, cela n'empêchait pas les nouvelles de circuler. Nous pourrions nous amuser à imaginer comment aujourd'hui les médias rendraient compte de ces deux événements. Nous aurions en grands titres : « Massacre dans les lieux saints », et encore : « Une tour s'effondre : 18 morts ». Un crime politique et un fait divers. Est-ce qu'on ne se croirait pas en plein XXI^e siècle ? N'est-ce pas ce que nous trouvons dans nos quotidiens et dans nos journaux télévisés ? Rien n'a vraiment changé.

Et devant tous ces événements qui font l'actualité et qui sont remplacés par d'autres le lendemain, qui d'entre nous n'a jamais éprouvé un certain malaise ?

Oui, la marche du monde nous met mal à l'aise et nous nous demandons : Quel est le sens de tout cela ?

Shakespeare parlait d'une *histoire pleine de bruit, de fureur, qu'un idiot raconte et qui n'a pas de sens*. Une *histoire pleine de bruit, de fureur, qu'un idiot raconte et qui n'a pas de sens* : Reconnaissons que c'est bien ainsi que nous apparaît la marche du monde. Et aujourd'hui, la surabondance des informations accentue encore cette impression.

C'est un fait, notre monde ne tourne pas rond, et lorsque quelque chose ne tourne pas rond, on a tendance à vouloir chercher un coupable. Chercher un coupable, c'est bien ce que font ces gens qui viennent trouver Jésus. Ils n'hésitent pas à interrompre son enseignement. Mais après tout, c'est en posant des questions que l'on apprend, et leur irruption laisse Jésus finalement dans son rôle d'enseignant.

« Lorsque quelque chose ne tourne pas rond, on a tendance à vouloir chercher un coupable. »

Il faut dire que leur intervention est difficile et embarrassante. Mais en même temps, nous sentons que leur démarche est tout à fait sincère, qu'elle n'a rien de commun avec les pièges des pharisiens et que par conséquent elle mérite toute l'attention de Jésus.

>>>

Car la situation suscite en effet bien des questions ; les faits sont troublants : des Galiléens ont été massacrés alors qu'ils faisaient un sacrifice à Dieu. Dieu n'aurait-il pas agréé leur sacrifice ? Dieu aurait-il quelque chose contre la Galilée ? Oui, il faut un coupable. Alors, qui est le coupable dans cette sombre affaire ? Pilate ? ou bien ces Galiléens ?

A ces gens troublés et en plein désarroi qui se tournent vers lui, à ces gens qui restent dans l'anonymat, Jésus prend le temps de répondre.

Il leur répond en trois temps :

D'abord, dans un premier temps, il leur répond par ce fait divers, l'effondrement d'une tour, un événement qui était dans tous les esprits, apparemment. On s'attendrait à ce que Jésus condamne l'homme politique responsable du massacre, comme on le fait aujourd'hui. Mais non, Jésus ne dit rien au sujet de Pilate.

Il se contente de rappeler un autre événement qui fait l'actualité, un événement qui n'a aucun lien avec le premier : l'effondrement d'une tour, comme pour leur dire : eh bien oui, le crime de Pilate est injuste et absurde, mais pas plus que ce fait divers qui a entraîné la mort de dix-huit personnes. Si à la rigueur dans le premier cas on peut désigner Pilate, en revanche il est impossible d'en trouver un dans le second. Encore que... aujourd'hui, notre souci de trouver un coupable est si grand que peut-être on enverrait devant les tribunaux le constructeur de la tour, ou que peut-être on s'en prendrait directement à Dieu... Mais Jésus montre qu'il ne sert

à rien de vouloir trouver un coupable. En ne désignant aucun coupable, Jésus défait le lien implicite entre ces morts violentes et la culpabilité des victimes : non, les victimes ne sont pas coupables, ni dans un cas ni dans l'autre, en tous cas pas plus coupables que les personnes qui ont échappé à la tragédie.



« Un figuier auquel, jusqu'au bout, on donne toutes les chances de rester en vie et de produire les fruits qu'on voudrait qu'il porte. »

La parabole du figuier



Ensuite, dans un deuxième temps, Jésus ne donne pas d'explication à ses interlocuteurs, mais il leur donne un avertissement : il leur fait entrevoir que la même chose, que la même mort absurde pourrait les surprendre, et il continue à dissocier la culpabilité et le sort funeste qui s'est abattu sur ces gens, ou plutôt il leur fait comprendre que ceux qui ont subi cette mort violente ne sont pas plus coupables que ceux qui ne l'ont pas subie, parce qu'en fait tous sont coupables, tous sont enfermés dans une même culpabilité.

Et puis, dans un troisième temps, Jésus termine en leur racontant une parabole, une parabole qui parle d'un figuier au milieu d'une vigne, d'un figuier resté stérile malgré tous les soins qu'il a reçus. Mais d'un figuier auquel, jusqu'au bout, on donne

toutes les chances de rester en vie et de produire les fruits qu'on voudrait qu'il porte.

A la préoccupation de ses interlocuteurs, Jésus semble n'apporter aucune réponse, en tous cas il ne leur donne aucune explication sur le mal. Nous pouvons imaginer leur frustration, parce que cette frustration est aussi la nôtre... Mais il faut se rendre à l'évidence, les Ecritures ne disent pas tout, et si nous voulons absolument y trouver une réponse à toutes nos questions théologiques, nous risquons d'inventer nos propres réponses, et de ne plus être dans la vérité. Non, Jésus ne répond pas à la préoccupation de ses interlocuteurs, ou plutôt si, il y répond, mais il répond à côté ; sa réponse vient déplacer leur questionnement, et le nôtre par la même occasion.

*« Jésus montre
à ses interlocuteurs
que s'occuper de la culpabilité
des autres est stérile,
et qu'il vaut mieux
considérer
sa propre culpabilité. »*

Jésus opère comme un glissement. Ce glissement a trait à la mort : il y a la mort de ces gens écrasés par la tour, et il y a la mort annoncée de ce figuier ; dans un cas une mort violente, dans l'autre une mort lente, une mort repoussée le plus loin possible, après avoir tout essayé. Ces deux morts ne se ressemblent pas.

>>>

La parabole du figuier

Jésus opère ce glissement comme pour nous dire : oui, dans notre monde de bruit et de fureur, la mort frappe brutalement et aveuglément, mais celui qui donne ses soins au figuier adopte une démarche opposée : il donne tout le temps nécessaire à son figuier pour qu'il se raccroche à la vie, il prolonge la vie du figuier autant qu'il est possible, et si le figuier devait finir par mourir, ce serait seulement parce qu'il n'y aurait plus aucun espoir de vie en lui.

Jésus montre à ses interlocuteurs que s'occuper de la culpabilité des autres est stérile, et qu'il vaut mieux considérer sa propre culpabilité, dont il est possible de sortir par la conversion.

Entre le passé, que nous connaissons, et l'avenir, qui nous échappe, entre le moment de notre naissance et le moment de notre mort, dans ce temps terrestre marqué par la finitude, Jésus ne nous donne aucune explication sur le comment et le pourquoi du mal, mais il nous offre une issue, pour que la mort n'ait pas le dernier mot et pour que nous puissions entrer dans la logique de la vie.

PRIERE

Seigneur Jésus,
tu nous conduis
d'exode en exode.
Tu nous conduis
par ton Évangile
et par toute ta vie,
ta vie offerte au Père,
ta vie offerte pour tous.
Jamais
tu ne nous abandonneras,
toi le témoin fidèle,
le Seigneur des vivants
qui règne
avec le Père et le Saint-Esprit,
aujourd'hui
et pour toujours.
Amen.

Quatrième dimanche de Carême. Méditation Être fils.

Dans la Célébration eucharistique, c'est le Christ lui-même qui est présent au milieu de nous; je dirais même plus: Il vient nous éclairer à travers son enseignement - dans la Liturgie de la Parole - et nous nourrir avec son Corps et son Sang - dans la Liturgie eucharistique et dans la Communion.

Il vient ainsi nous enseigner à aimer, il vient nous rendre aptes à aimer et ainsi capables de vivre.

Mais, direz-vous peut-être, qu'il est difficile d'aimer pour de bon, de bien vivre!

Quel est le secret de l'amour, le secret de la vie?



Evangile : Luc 15, 1-3. 11-32

Les publicains et les pécheurs venaient tous à Jésus pour l'écouter. Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! » Alors Jésus leur dit cette parabole : « Si l'un de vous a cent brebis et qu'il en perd une, n'abandonne-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Quand il l'a retrouvée, il la prend sur ses épaules, tout

joyeux, et, de retour chez lui, il rassemble ses amis et ses voisins pour leur dire : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis, celle qui était perdue ! » Je vous le dis : C'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion. Ou encore, si une femme a dix pièces d'argent et qu'elle en perd une, ne va-t-elle pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ?

Evangile (suite)

Quand elle l'a retrouvée, elle rassemble ses amies et ses voisines pour leur dire : "Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la pièce d'argent que j'avais perdue !" Ainsi je vous le dis : Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se convertit. » Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et le père leur partagea ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il dilapida sa fortune en menant une vie de désordre. Il avait tout dépensé, quand une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans le besoin. Il alla s'engager auprès d'un habitant de ce pays, qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. Alors il rentra en lui-même et se dit : "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Traite-moi comme l'un de tes ouvriers." Il se leva et s'en alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : "Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils." Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller, mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds, allez chercher le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il

était perdu, et il est retrouvé." Et ils commencèrent à festoyer. Or le fils aîné était aux champs. Quand il revint et fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des serviteurs, il s'informa de ce qui se passait. Celui-ci répondit : "Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a retrouvé ton frère en bonne santé." Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit le supplier. Mais il répliqua à son père : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" »

Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" »

Être fils.



Revenons à l'Évangile. Dans cet Évangile apparaissent trois personnes: le père et ses deux fils. Mais derrière les personnes apparaissent deux projets de vie assez différents. Les deux fils vivent en paix, ce sont des agriculteurs très aisés, ils ont de quoi vivre, ils vendent bien leurs produits, la vie semble être bonne. Et toutefois, le fils le plus jeune trouve peu à peu cette vie ennuyeuse, insatisfaisante: ce ne peut pas être cela - pense-t-il - toute la vie: chaque jour se lever, que sais-je, à six heures du matin, puis selon les traditions d'Israël, une prière, une lecture de la Sainte Bible, puis on va travailler, et à la fin encore une prière. Ainsi, jour après jour, il pense: mais non, la vie c'est plus que cela, je dois trouver une autre vie où je sois véritablement libre, où je puisse faire ce qu'il me plaît; une vie libre de cette discipline et de ces normes des commandements de Dieu, des ordres de mon père;

je voudrais être tout seul et avoir la vie totalement pour moi, avec toutes ses beautés. Maintenant, au contraire, il n'y a que le travail... Et il décide ainsi de prendre tout son patrimoine et de s'en aller. Le père est très respectueux et généreux, et il respecte la liberté de son fils: c'est lui qui doit trouver son projet de vie. Et il s'en va, comme dit l'Évangile, dans un pays très lointain. Lointain probablement au sens géographique, parce qu'il veut un changement, mais aussi intérieurement, parce qu'il veut une vie totalement différente. A présent, son idée est: liberté, faire ce que j'ai envie de faire, ne pas connaître ces normes d'un Dieu qui est lointain, ne pas être dans la prison de cette discipline de la maison, faire ce qui est beau, ce qui me plaît, profiter de la vie avec toute sa beauté et sa plénitude.

Et dans un premier temps - nous pourrions penser peut-être pendant quelques mois - tout se passe bien: il est content d'avoir atteint enfin la vie, il se sent heureux. Mais ensuite, peu à peu, il ressent là aussi de l'ennui, là aussi c'est toujours la même chose. Et en fin de compte, il reste un vide toujours plus inquiétant; le sentiment que cela n'est pas encore la vie devient de plus en plus vif; plus encore, en allant de l'avant avec toutes ces choses-là, la vie s'éloigne de plus en plus. Tout devient vide: à présent également réapparaît l'esclavage de faire toujours les mêmes choses. Et à la fin, l'argent aussi finit, et le jeune homme trouve que son niveau de vie est inférieur à celui des porcs.

Alors, il commence à réfléchir et il se demande si cela était réellement le chemin de la vie: une liberté interprétée dans le sens de faire ce que je veux, vivre, avoir la vie uniquement pour moi ou si en revanche, la vie ne serait pas plutôt de vivre pour les autres, de contribuer à la construction du monde, à la croissance de la communauté humaine... Ainsi commence le nouveau chemin, un chemin intérieur. Le jeune homme réfléchit et considère tous ces nouveaux aspects du problème et il commence à voir qu'il était bien plus libre chez lui, en étant propriétaire lui aussi, en contribuant à la construction de la maison et de la société en communion avec le Créateur, en connaissant le but de sa vie, en devinant le projet que Dieu avait pour lui. Dans ce chemin intérieur, dans cette maturation d'un nouveau projet de vie, en vivant également le chemin extérieur, le

*« Je dois repartir
avec une autre idée,
se dit-il,
je dois recommencer. »*

fil le plus jeune se met en marche pour revenir, pour recommencer avec sa vie, parce que désormais, il a compris que le chemin qu'il avait pris était le mauvais. Je dois repartir avec une autre idée, se dit-il, je dois recommencer.

Et il arrive à la maison du père qui lui a laissé sa liberté pour lui donner la possibilité de comprendre intérieurement ce que signifie vivre, ce que signifie ne pas vivre. Le père avec tout son amour l'embrasse, lui offre une fête et la vie peut commencer à nouveau en partant de cette fête. Le fils comprend que c'est précisément le travail, l'humilité, la discipline de chaque jour qui crée la véritable fête et la véritable liberté. Il retourne ainsi chez lui en ayant mûri et en s'étant purifié intérieurement: il a compris ce que signifie vivre. Assurément, à l'avenir également, sa vie ne sera pas facile, les tentations reviendront, mais il est désormais pleinement conscient qu'une vie sans Dieu ne fonctionne pas: il manque l'essentiel, il manque la lumière, il manque la raison, il manque le grand

sens d'être homme. Il a compris que nous ne pouvons connaître Dieu que sur la base de sa Parole. (Nous chrétiens nous pouvons ajouter que nous savons qui est Dieu par Jésus, en qui nous a réellement été montré le visage de Dieu). Le jeune homme comprend que les commandements de Dieu ne sont pas des obstacles à la liberté et pour une vie belle, mais qu'ils sont les indicateurs de la route sur laquelle marcher pour trouver la vie.

Être fils.

Il comprend que le travail également, la discipline, l'engagement non pour soi-même, mais pour les autres élargit la vie. Et c'est précisément cet effort de s'engager dans le travail qui donne sa profondeur à la vie, parce que l'on expérimente la satisfaction d'avoir en fin de compte contribué à faire grandir ce monde qui devient plus libre et plus beau.

Je ne voudrais pas à présent parler de l'autre fils qui est resté à la maison, mais devant sa réaction de jalousie, nous voyons qu'intérieurement, lui aussi rêvait qu'il aurait peut-être été beaucoup mieux de se permettre toutes les libertés.

Lui aussi, intérieurement, doit "rentrer à la maison" et comprendre à nouveau ce qu'est la vie, comprendre que l'on ne vit vraiment qu'avec Dieu, avec sa Parole, dans la communion de sa propre famille, du travail; dans la communion de la grande famille de Dieu.

Je ne voudrais pas à présent entrer dans ces détails: laissons chacun de nous trouver la manière d'appliquer cet Evangile à lui-même. Nos situations sont différentes et chacun a son monde. Cela n'ôte rien au fait que nous sommes tous touchés et que nous pouvons tous entrer avec nos chemins intérieurs dans la profondeur de l'Evangile.

Je ne fais encore que quelques petites remarques. L'Evangile nous aide à comprendre qui est vraiment Dieu: il est le Père miséricordieux qui, en Jésus, nous aime au-delà de toute mesure. Les erreurs que nous commettons, même si el-

les sont grandes, n'entament pas la fidélité de son amour. Dans le sacrement de la confession, nous pouvons toujours à nouveau repartir avec la vie: il nous accueille, nous rend la dignité d'être ses fils. Redécouvrons donc ce sacrement du

*« En ce temps de Carême,
l'Eglise nous aide à accomplir
ce chemin intérieur
et nous invite
à la conversion. »*

pardon qui fait jaillir la joie dans un cœur né à nouveau à la vie véritable.

Par ailleurs, cette parabole nous aide à comprendre qui est l'homme: il n'est pas une "monade", une

entité isolée qui ne vit que pour elle-même et doit avoir la vie seulement pour elle-même. Au contraire, nous vivons avec les autres et nous sommes créés avec les autres, et uniquement en étant avec les autres, en nous donnant aux autres, nous trouvons la vie. L'homme est une créature dans laquelle Dieu a imprimé son image, une créature qui est attirée dans l'horizon de sa Grâce, mais qui est aussi une créature fragile, exposée au mal; mais cependant capable de bien. Et finalement, l'homme est une personne libre. Nous devons comprendre ce qu'est la liberté et ce qui n'est que l'apparence de la liberté. La liberté, pourrions-nous dire, est un tremplin pour plonger dans la mer infinie de la bonté divine, mais elle peut devenir aussi une pente sur laquelle glisser vers l'abîme du péché et du mal et perdre ainsi également la liberté et notre dignité.

Être fils.

Chers amis, nous sommes dans le temps de Carême, des quarante jours avant Pâques. En ce temps de Carême, l'Eglise nous aide à accomplir ce chemin intérieur et nous invite à la conversion qui, avant d'être un effort toujours important pour changer nos comportements, est une opportunité pour décider de se lever et de repartir, c'est-à-dire d'abandonner le péché et de choisir de revenir à Dieu. Parcourons - tel est l'impératif du Carême -, parcourons ensemble ce chemin de libération intérieure. Chaque fois que, comme aujourd'hui, nous participons à l'Eucharistie, source et école de l'amour, nous devenons capables de vivre cet amour, de l'annoncer et de le témoigner avec notre vie. Il faut toutefois que nous décidions d'aller vers Jésus, comme l'a fait le fils prodigue, en revenant intérieurement et extérieurement auprès de son père. Dans le même temps, nous devons abandonner l'attitude égoïste du fils aîné sûr de lui, qui condamne facilement les autres, ferme son cœur à la compréhension, à l'accueil et au pardon de ses frères et oublie lui aussi qu'il a besoin du pardon. Puissent nous obtenir ce don la Vierge Marie et saint Joseph, mon Patron, dont c'est demain la fête, et que j'invoque à présent de façon particulière pour chacun de vous et pour les personnes qui vous sont chères.

PRIERE

Père prodigue d'amour,
 Père des vivants,
 Père des pécheurs
 et des saints,
 nous venons à toi
 qui inlassablement,
 nous accueilles
 sur le chemin du retour.
 Demeure avec nous.
 Que ta grâce
 nous aide à ne plus
 nous éloigner de toi.
 Donne-nous
 ton amour
 qui guérit
 et relève pour toujours.
 Amen.

Cinquième dimanche de Carême. Méditation Dans le silence des consciences

Alors que Jésus est en train d'enseigner à Jérusalem, devant le Temple, il est obligé de s'interrompre ; des scribes et des pharisiens lui amènent une femme qu'ils ont surprise en train de commettre un adultère et ils attendent de lui une parole : selon lui, cette femme mérite-t-elle la mort, oui ou non ?

Pour la loi juive, cette femme et son complice devaient être mis à mort ; le livre du Deutéronome le dit très clairement : *ils mourront tous les deux* ; et dans un souci pédagogique, il est ajouté : *tu ôteras le mal du milieu d'Israël*, c'est-à-dire : *tu ôteras le mal du pays*. Dans le contexte de l'Ancien Testament, il s'agit avant tout de préserver la société du peuple élu, il s'agit de lui donner les moyens de rester saine, exempte de souillure.



Evangile : Jean 8, 1-11

Quant à Jésus, il s'en alla au mont des Oliviers. Dès l'aurore, il retourna au Temple. Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner. Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en situation d'adultère. Ils la mettent au milieu, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, que dis-tu ? » Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il écrivait sur la terre.

Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre. » Il se baissa de nouveau et il écrivait sur la terre. Eux, après avoir entendu cela, s'en allaient un par un, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme toujours là au milieu. Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus. »

Mais l'observance de la loi, sur ce point, ce n'est pas la véritable préoccupation de ceux qui font comparaître cette femme devant Jésus ; ils utilisent cette femme comme un prétexte, comme une bonne occasion de discréditer Jésus. Car il ne sert à rien de faire comparaître cette femme devant Jésus : Jésus ne détient aucune autorité officielle, il n'a reçu aucun mandat des instances religieuses, il n'a pas le pouvoir de condamner ou de gracier cette femme.

Et puis, si ces pharisiens avaient vraiment voulu suivre la loi de Moïse, on aurait pu s'attendre à ce qu'ils amènent aussi l'homme qui a commis l'adultère avec elle, mais non : ce qui leur importe, c'est de tendre un piège à Jésus ; là-dessus, le texte est sans ambiguïté. Et leur piège est redoutable : comme ils aiment le faire, ils placent Jésus devant un dilemme sans issue. Avec leur tournure d'esprit et leur façon d'aborder les problèmes, les pharisiens ont l'art d'enfermer les gens dans des situations inextricables ; avec eux, l'avenir est verrouillé. Donc Jésus est placé devant ce dilemme : soit il reste fidèle à la loi et condamne cette femme, mais il contredit ainsi son message de grâce, soit il reste fidèle à son message de grâce, mais alors il contrevient à la loi. Dans les deux cas, il se discrédite.

Jésus ne leur répond pas tout de suite ; il met leur question à distance, en se contentant d'écrire sur le sol, ou plutôt en se contentant de tracer des traits sur le sol, à deux reprises, cela prend donc un certain temps. On peut avoir l'impression que la difficulté pour lui était bien réelle et qu'il s'est trouvé déstabilisé,



mais rien ne permet d'affirmer cela : il n'y a pas de mal à ne pas réagir immédiatement à une sollicitation. Il est vrai qu'aujourd'hui nous sommes vite impatients et qu'une réponse tardive est la marque de l'incertitude et d'un manque de pertinence.

Un temps se passe, un temps qui semble long aux accusateurs de la femme, un temps qui a dû sembler encore plus long à la femme, cette femme qui attend un jugement, cette femme qui ne peut rien attendre d'autre qu'une peine de mort. Certains ont voulu savoir ce que Jésus avait bien pu écrire. Saint Jérôme pensait que sur le sol il aurait écrit leurs péchés ; d'autres ont imaginé qu'il leur aurait rappelé un passage des Ecritures. Mais le texte garde le mystère et ne dit rien de plus ; tout ce que nous pouvons imaginer est sans fondement.

Il n'en reste pas moins que ce geste d'écrire sur le sol avec son doigt a une grande portée. Le geste de Jésus rappelle à tous ceux qui sont là le passage sur les Tables de la loi données à Moïse : Le texte dit qu'elles ont été *écrites du doigt de Dieu*. Jésus adopte donc la position du Dieu créateur, du Dieu qui crée par sa seule Parole.

Dans le silence des consciences

Ce qui est sûr, c'est que pendant que Jésus écrit sur le sol, il ne parle pas, il laisse toute sa place au silence, et ce silence laisse les protagonistes seuls avec leur conscience. Jésus fait de leur conscience son alliée.

Jésus ne nie pas le péché et sa gravité. D'ailleurs, si ce texte est lu pendant le Carême, c'est pour nous faire réfléchir sur le péché. A cette phrase de Jésus : *Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre*, nous voyons les accusateurs de cette femme entrer en eux-mêmes et écouter leur conscience.

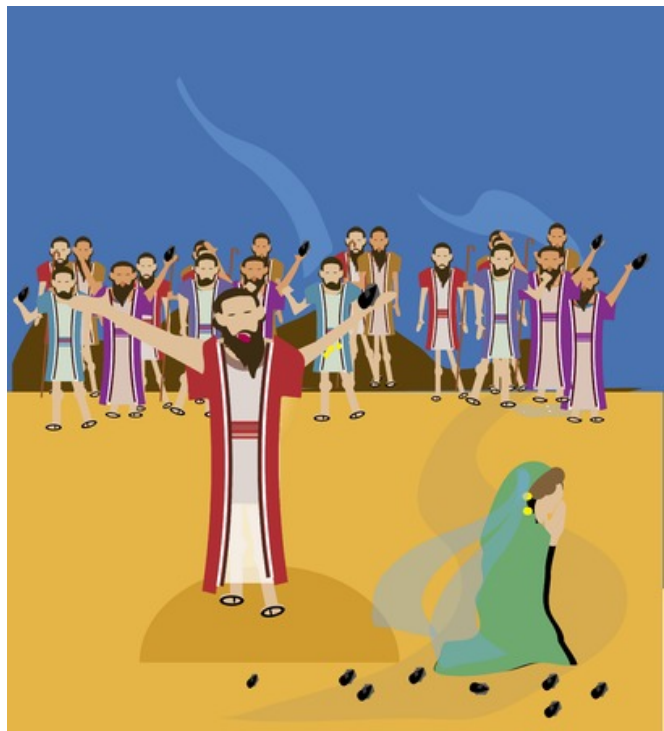
Jésus a réussi à calmer la vindicte populaire, sans heurts, sans répondre à l'agressivité par l'agressivité, simplement en se servant du temps. En se donnant tout le temps nécessaire pour que les accusateurs de cette femme puissent faire un retour sur eux-mêmes. C'est pour cela que Jésus a fait diversion et a tracé des traits sur le sol. Jésus n'a pas besoin de parler lui-même à ceux qui sont réunis autour de cette femme : il sait qu'il peut faire confiance à leur conscience. Leur conscience leur parle et cela suffit. Les accusateurs de la femme disparaissent un à un, de même que tous ceux qui étaient venus écouter l'enseignement de Jésus, de sorte que la femme reste seule avec Jésus. Mais elle ne pense pas être tirée d'affaire pour autant : elle reste là, toujours dans la position de l'accusée, parce que sa conscience lui parle, à elle

« Contre tous les gens pressés de juger les autres, Jésus rappelle que tout être humain est enfermé dans le péché. »

aussi. Et parce que sa conscience la condamne aussi, elle n'imagine pas ce qui va se passer, elle n'imagine pas que Jésus ne va pas la condamner.

Mais Jésus peut dire à la femme : *Où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ?* Jésus est parvenu à faire s'évanouir l'accusation sans pour autant passer sous silence le péché, puisqu'il lui dit aussi : *Va, et désormais ne pèche plus.*

Contre tous les gens pressés de juger les autres, Jésus rappelle que tout être humain est enfermé dans le péché. Certains péchés peuvent paraître plus graves que d'autres parce qu'ils sont plus lourds de conséquences, mais le péché reste le péché : ce qui coupe l'être humain de Dieu.



Dans le silence des consciences

Ceux qui ont voulu révéler le péché de cette femme n'ont fait que révéler leur propre état de pécheur, et celle qu'ils accusaient s'est retrouvée libérée de toute condamnation.

Ce récit nous fait assister à une re-création. Sur le sol, ce sont les fondements d'une nouvelle Loi que trace Jésus, une Loi qui ne condamne pas l'être humain comme celle donnée par Moïse. Jésus n'est pas venu pour condamner, comme ces pharisiens, mais pour sauver. Et la Parole de la grâce fait de cette femme une nouvelle création, selon l'expression de l'apôtre Paul, une nouvelle création qui peut vivre une vie nouvelle.

Si Jésus n'a pas condamné cette femme, comment pourrions-nous condamner notre frère ou notre sœur ? Nous ne savons pas comment cette femme a utilisé sa liberté ; nous ne savons pas si cette femme a retrouvé son mari. Gageons cependant que l'électrochoc qu'elle a vécu, aussitôt suivi de la grâce divine, ne sera pas restée sans effet.

PRIERE

Père, béni sois-tu!

Nous sommes

le peuple appelé

à proclamer

ta miséricorde.

Ô Christ,

béni sois-tu!

Tu n'as pas condamné

la femme adultère.

Comme elle,

chacun peut dire :

« Le Seigneur m'a relevé. »

Esprit saint, béni sois-tu!

Tu répands en nos cœurs

la charité.

Accorde-nous d'accueillir

ta parole,

aujourd'hui

et chaque jour.

Amen

Trois dimanches (3ème, 4ème et 5ème de Carême) Trois rites pénitentiels : les scrutins.

Quand il y a des catéchumènes dans une communauté, elle vit avec eux les trois scrutins.

Pour les catéchumènes adultes, le temps du Carême est le temps de la purification et de l'illumination, temps de l'ultime préparation aux sacrements de l'initiation.

L'Eglise leur offre alors trois rites pénitentiels que l'on appelle les « scrutins ». Ils sont célébrés solennellement le dimanche, les 3e, 4e, 5e dimanches de Carême, de telle sorte que toute l'Eglise soit, elle aussi, invitée à la pénitence.

Le mot scrutin évoque le discernement entre la lumière et les ténèbres. Les « appelés » sont invités à la conversion, à se reconnaître faible et pêcheur, à se tourner vers le Seigneur pour se voir à sa lumière, à s'attacher plus profondément au Christ.

Par le don de l'Esprit saint, ils sont fortifiés contre les tentations et accueillent la tendresse et la force de Dieu.

Quelque soit l'année liturgique, quand il y a des scrutins, on lit trois évangiles qui évoquent chacun l'un des grands symboles du baptême.

Le rite en est simple :

- les catéchumènes sont invités à s'avancer et à s'incliner.
- Une prière silencieuse et une prière litanique.
- Une prière d'exorcisme au cours de laquelle le prêtre étend les mains sur les appelés.

Trois évangiles pour trois dimanches des scrutins

- La Samaritaine :
le Christ donne l'eau vive.
- L'aveugle né :
le Christ guérit et illumine.
- La résurrection de Lazare :
le Christ rend la vie

Psaume 138

Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !

Tu sais quand je m'assois,
quand je me lève ;
de très loin,
tu pénètres mes pensées.
Que je marche ou me repose,
tu le vois,
tous mes chemins te sont familiers.

Avant qu'un mot ne parvienne à mes lèvres, déjà, Seigneur, tu le sais.
Tu me devances et me poursuis,
tu m'enserres,
tu as mis la main sur moi.

Savoir prodigieux qui me dépasse,
hauteur que je ne puis atteindre !
Où donc aller, loin de ton souffle ?
où m'enfuir, loin de ta face ?

Je gravis les cieux : tu es là ;
je descends chez les morts : te voici.
Je prends les ailes de l'aurore
et me pose au-delà des mers :
même là, ta main me conduit,
ta main droite me saisit.

Troisième dimanche de carême

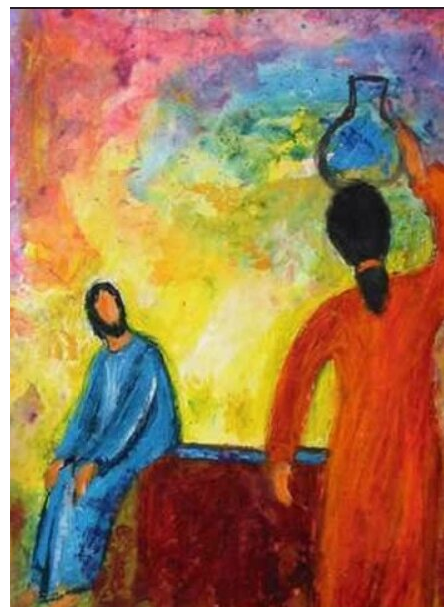
Premier scrutin avec la Samaritaine

L'Évangile dit de la Samaritaine nous présente la rencontre de Jésus avec la femme samaritaine, qui a eu lieu à Sichar, près d'un puits ancien où la femme se rendait tous les jours pour puiser de l'eau. Ce jour-là elle y trouva Jésus, assis « fatigué par la marche ». Il lui dit immédiatement : « Donne-moi à boire ». De cette manière, il surmonte les barrières d'hostilité qui existaient entre juifs et samaritains et il rompt les schémas du préjugé à l'égard des femmes. La simple demande de Jésus est le début d'un dialogue franc, grâce auquel, avec une grande délicatesse, il entre dans le monde intérieur d'une personne à laquelle, selon les conventions sociales, il n'aurait pas même dû adresser la parole. Mais Jésus le fait ! Jésus n'a pas peur. Lorsqu'il voit une personne, Jésus s'approche parce qu'il aime. Il nous aime tous. Face à une personne, il ne s'arrête jamais en raison de préjugés. Jésus la place devant sa situation, sans la juger, mais en lui faisant sentir qu'elle est considérée, reconnue, et en suscitant ainsi en elle le désir d'aller au-delà de la routine quotidienne.

La soif de Jésus n'était pas tant une soif d'eau mais une soif de rencontrer une âme devenue aride. Jésus avait besoin de rencontrer la Samaritaine pour ouvrir son cœur : il lui demande à boire pour mettre en évidence la soif qu'il y avait en elle. La femme est touchée par cette rencontre : elle pose à Jésus ces questions profondes que nous avons tous en nous, mais que nous ignorons souvent. Nous aussi, nous avons beaucoup de questions à poser, mais nous ne trouvons pas le courage de les poser à

Jésus ! Le Carême, chers frères et sœurs, est un temps favorable pour regarder en nous, pour faire apparaître nos besoins spirituels les plus vrais, et demander l'aide du Seigneur dans la prière. L'exemple de la Samaritaine nous invite à nous exprimer ainsi : « Jésus donne-moi cette eau qui éteindra ma soif pour l'éternité ».

L'Évangile dit que les disciples furent stupéfaits de voir leur Maître parler à cette femme. Mais le Seigneur est plus grand que les préjugés, c'est pourquoi il n'a pas peur de s'arrêter avec la Samaritaine : la miséricorde est plus grande que le préjugé, et Jésus est tellement miséricordieux, tellement ! Le résultat de cette rencontre près du puits fut que la femme a été transformée : « elle laissa là sa cruche », avec laquelle elle venait prendre l'eau, et elle courut dans la ville pour raconter son expérience extraordinaire. « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? » Elle était enthousiaste.



La Samaritaine, Jean 4, 5-42

Elle était allée prendre l'eau du puits, et elle a trouvé l'autre eau, l'eau vive de la miséricorde qui jaillit pour la vie éternelle. Elle a trouvé l'eau qu'elle cherchait depuis toujours ! Elle a couru au village, ce village qui la jugeait, la condamnait et la refusait, et elle a annoncé qu'elle avait rencontré le Messie ; quelqu'un qui a changé sa vie. Car chaque rencontre avec Jésus change notre vie, toujours. C'est un pas en avant, un pas qui rapproche de Dieu. Et ainsi, chaque rencontre avec Jésus change notre vie. Toujours, il en est toujours ainsi.

Dans cet Evangile, nous trouvons nous aussi un stimulant pour « laisser notre cruche », symbole de tout ce qui est apparemment important, mais qui perd de sa valeur face à « l'amour de Dieu ». Nous en avons tous une, ou plus d'une ! Je vous le demande, à vous et à moi : « Quelle est ta cruche intérieure, celle qui te pèse, celle qui t'éloigne de Dieu ? » Mettons-la un peu de côté, et avec notre cœur entendons, dans notre cœur, la voix de Jésus qui nous offre une eau différente, une autre eau qui nous rapproche du Seigneur. Nous sommes appelés à redécouvrir l'importance et le sens de notre vie chrétienne, qui a commencé par le baptême et, comme la Samaritaine, à témoigner devant nos frères. De quoi ? De la joie ! Témoigner de la joie de la rencontre avec Jésus, parce que toute rencontre avec Jésus nous change la vie, et aussi que toute rencontre avec Jésus nous remplit de joie, de cette joie qui vient de l'intérieur. Et le Seigneur est ainsi. Et raconter combien de choses mystérieuses le Seigneur sait faire dans notre cœur, quand nous avons le courage de laisser de côté notre cruche.

Chers catéchumènes, vous avez su laisser votre cruche pour demander à venir boire à la source du Christ. Pour la communauté chrétienne votre démarche est comme une anamnèse. Elle porte témoignage de la force de l'action de l'Esprit parmi nous et au cœur de chacun d'entre nous et elle rappelle aux baptisés qu'eux aussi, ils doivent déposer leur cruche et venir boire, à nouveau, à cette eau du baptême qui a fait d'eux des prêtres des prophètes et des rois. Puisse votre exemple être un motif de relance de l'élan de la foi au sein de notre communauté ecclésiale, régénérée par le sang neuf que vous allez lui apporter.

PRIERE

Seigneur Jésus,

Par un admirable dessein
de miséricorde,

Tu as converti le cœur
de la Samaritaine, pour qu'elle
en vienne à adorer le Père
en esprit et en vérité.

Par ta puissance,
délivre des pièges du démon
nos catéchumènes

qui approchent

à la source d'eau vive.

Par la force de l'Esprit,
convertis nos cœurs.

Amen

Quatrième dimanche de carême

Deuxième scrutin avec l'aveugle né

.Pendant les dimanches de Carême, la liturgie nous fait parcourir, à travers les textes de l'Evangile de Jean, un véritable itinéraire baptismal: il y a d'abord le texte qui raconte comment Jésus a promis le don de "l'eau vive" à la Samaritaine, puis il y a celui dans lequel, en guérissant l'aveugle de naissance, il se révèle comme "la lumière du monde" ; enfin il y a le récit de la résurrection de son ami Lazare, dans lequel Jésus se présente comme "la résurrection et la vie".

L'eau, la lumière, la vie, sont des symboles du baptême, sacrement qui "immerge" les croyants dans le mystère de la mort et de la résurrection du Christ, les libérant de l'esclavage du péché et leur donnant la vie éternelle.

Arrêtons-nous brièvement sur le récit de l'aveugle de naissance (*Jn 9, 1-41*). Selon la mentalité commune de l'époque, les disciples partent du principe que sa cécité est la conséquence d'un péché commis par lui ou par ses parents. Jésus écarte en revanche ce préjugé et affirme : *"Ni lui, ni ses parents. Mais l'action de Dieu devait se manifester en lui"* (*Jn 9, 3*). Quel réconfort nous offrent ces paroles ! Elles nous font entendre la voix vivante de Dieu, qui est Amour prévoyant et sage ! Face à l'homme limité et marqué par la souffrance, Jésus ne pense pas à d'éventuelles fautes, mais à la volonté de Dieu qui a créé l'homme pour la vie. Et pour cette raison, il déclare de manière solennelle : *"Il nous faut réaliser l'action de celui qui m'a envoyé... Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du*

monde" (*Jn 9, 4-5*). Et il passe immédiatement à l'action : avec un peu de terre et de salive il fait de la boue et l'étale sur les yeux de l'aveugle. Ce geste est une allusion à la création de l'homme, que la Bible raconte avec le symbole de la terre façonnée et animée par le souffle de Dieu (cf. *Jn 2, 7*). "Adam" en effet, signifie "sol", et le corps humain est effectivement composé d'éléments de la terre. En guérissant l'homme, Jésus réalise une nouvelle création. Mais cette guérison suscite une discussion animée parce que Jésus la réalise un samedi, transgressant, selon les pharisiens : le précepte festif. Ainsi, à la fin du récit, Jésus et l'aveugle se retrouvent tous deux "expulsés" par les pharisiens ; l'un parce qu'il a transgressé la loi et l'autre parce que, malgré sa guérison, il reste marqué comme pécheur depuis sa naissance.



« Je crois, Seigneur ! » Jean 9 1-12

Jésus révèle à l'aveugle guéri qu'il est venu dans le monde pour accomplir un jugement, pour séparer les aveugles que l'on peut guérir de ceux qui ne se laissent pas guérir, car ils sont persuadés d'être sains. L'homme possède effectivement la forte tentation de se construire un système de sécurité idéologique : la religion elle-même peut devenir un élément de ce système, tout comme l'athéisme ou le laïcisme, mais de cette manière on reste aveuglé par son égoïsme. Chers frères, laissons-nous guérir par Jésus, qui peut et veut nous donner la lumière de Dieu ! Confessons nos cécités, nos myopies, et surtout, ce que la Bible appelle le "grand péché" (cf. *Ps* 18, 14) : l'orgueil. Que la Très Sainte Vierge Marie nous vienne en aide, Elle qui, en engendrant le Christ dans la chair, a donné au monde la vraie lumière.

PRIERE

Seigneur Jésus,
 Vraie lumière
 qui éclaire tout homme
 Délivre par l'Esprit de vérité
 tous ceux qui sont tenus
 en esclavage
 par le père du mensonge,
 Éveille en nous
 le bon vouloir:
 heureux de jouir
 de ta lumière,
 comme l'aveugle
 à qui tu rendis la vue,
 que nous devenions
 des témoins de la foi,
 pleins d'assurance
 et de courage.
 Amen



Cinquième dimanche de carême

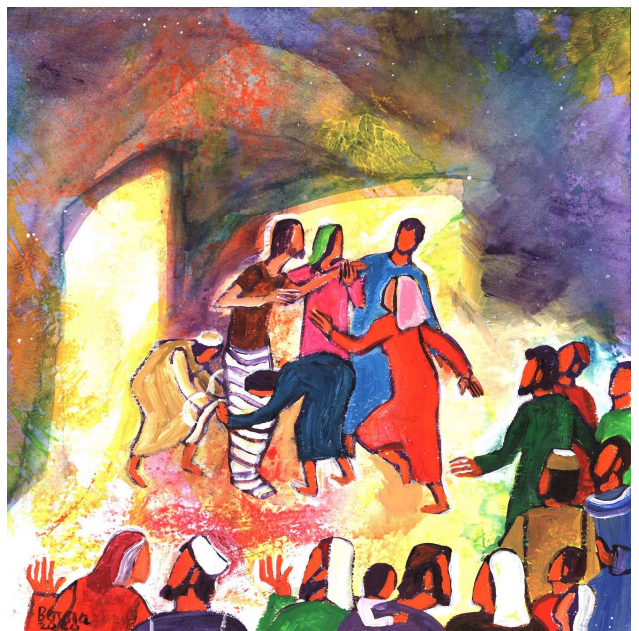
Avec la résurrection de Lazare

De ce récit je vous invite, chers frères et sœurs, chers catéchumènes, à retenir deux points qui doivent s'éclairer l'un par l'autre : il nous est dit avec insistance que Jésus aimait Lazare, et il nous est dit aussi que Jésus pressé de le guérir le laissa délibérément subir jusqu'au bout les atteintes du mal. Il vint seulement quand tout semblait fini à vues humaines.

Alors il fit plus et mieux que tout ce qu'on avait pu attendre de lui : il le ressuscita. Remarquez en troisième lieu que ce qui se passa en Lazare, c'est exactement ce qui devait se passer en Jésus, mais que c'est Jésus lui-même qui opéra en Lazare ce qui devait s'opérer en sa propre personne : c'est la raison pour laquelle l'évangéliste nous rapporte cette mort et cette résurrection comme une introduction à celles de notre Seigneur.

L'amour de Jésus pour Lazare était si frappant que ses sœurs, Marthe et Marie, ne surent formuler leur requête que dans ces mots d'une simplicité si belle : *« Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade ! »* Elles aussi aimaient leur frère et Jésus le savait. Sa maladie et sa mort que Jésus, elles en étaient sûres et elles ne se trompaient pas, aurait pu éviter, les frappèrent d'une manière différente, car rien de plus différent que ces deux sœurs, mais aussi profondément l'une que l'autre. Et à leur amour pour Lazare celui de Jésus s'unissait si bien que son émotion au contact de la leur déborda par deux fois, quand Marie éplorée accourut à sa rencontre, et puis devant le tombeau, en présence de Marthe plus calme, mais privée de toute espérance.

Pourtant ce commun amour se manifesta chez lui tout à l'opposé de ce que nous voyons chez les deux sœurs et, notez-le bien, si Jésus put leur paraître étrangement, incompréhensiblement indifférent, il souffrait plus profondément qu'elles-mêmes car sa vue allait plus loin que la leur. Pensez à cette souffrance de Dieu lui-même, en présence des maux que l'homme s'est attirés par son péché, que Jérémie nous révélait. Marthe et Marie pleurait de la séparation déchirante qui cisailait au vif leur existence, Jésus pleurait de la misère insondable de l'homme pécheur dont la mort n'est que la manifestation visible, comme ces vagues à la surface des océans qui sont le dernier effet de remous immenses venus des profondeurs invisibles.



Écoutons nous aussi, et ressuscitons avec lui. Il est la résurrection et la vie. « Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra ». Parce que Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants.

Saint Augustin

Quand Marthe et Marie avaient fait dire à Jésus : « *Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade !* », à cette prière si discrète elles étaient naïvement persuadées qu'il ne pouvait y avoir d'autre réponse que celle que dans leur attente déçue elles s'étonnaient de ne pas recevoir, et lui disaient l'une et l'autre : « *Seigneur, si tu avais été ici, notre frère ne serait pas mort !* » Cette attitude n'est-elle pas constamment la nôtre devant la souffrance, soit de nous soit des nôtres ? Ne nous semble-t-il pas que si Dieu ne nous l'épargne pas, ou ne l'épargne pas à ceux que nous aimons, c'est comme une défaillance de son amour à notre égard ? Et pourquoi cela nous apparaît-il, sinon parce que nous pensons que la souffrance est uniquement mauvaise et même, au fond, que le mal et la souffrance ne font qu'un ?

éperdus, et c'est alors que la véritable guérison s'opérera. Ainsi en est-il dans le cas de Jésus en présence de Lazare. Ainsi en est-il de lui en notre présence à tous. Jésus voulut positivement que la maladie de Lazare, ou plutôt, comme le dit exactement le mot du texte, sa « faiblesse » allât jusqu'à la mort. « Et pourtant il l'aimait ! » disaient les Juifs incrédules.

Eh bien non, ce n'est pas bien qu'il l'aimât, mais parce qu'il l'aimait, qu'il voulait cela ! Jésus qui ne faisait pas que chérir Lazare d'une affection tendre mais à courte vue, comme celle de ses sœurs, mais qui l'aimait au vrai et plein sens du mot, c'est-à-dire qui voulait son bien véritable que lui seul connaissait, n'agit à l'opposé de leur amour sincère mais borné, que parce que le sien était sans limitation, plus

**« Jésus ne faisait pas que chérir Lazare d'une affection tendre,
il l'aimait au vrai et plein sens du mot, c'est-à-dire
il voulait son bien véritable que lui seul connaissait. »**

Faisant ainsi nous nous trompons : toute l'éducation de son peuple que Dieu a faite dans l'Ancien Testament, et dont il veut nous faire profiter, est là pour nous le montrer. Quand nous disons à Dieu cette parole du *Notre Père* : « *Délivre-nous du mal* » et que nous pensons seulement et surtout « *Délivre-nous de la souffrance* », nous sommes comme ces médecins novices qui croiraient guérir une maladie en en supprimant les symptômes, la fièvre par exemple, bien loin d'appartenir à la maladie elle-même, sont des signes de la réaction défensive que l'organisme vivant lui oppose, des signes que le traitement efficace pourra fort bien activer : alors nous serons

intense encore que le leur, mais plus clairvoyant aussi. Loin de penser, comme elles le pensaient, que sauver Lazare, c'était lui épargner la souffrance, lui savait que la seule voie du salut pour l'homme pécheur c'est d'accepter cette souffrance jusqu'au bout. Oui, le cri d'invincible espérance en Dieu de Jérémie a été entendu, Jésus vient pour y répondre et cela nous est conté dans cette histoire de Lazare. La souffrance de l'homme, impuissante et désolée, Dieu absent, va devenir l'instrument de la réparation, de la restauration parfaite, Dieu vient lui-même en prendre le poids, tout le poids, sur ses épaules.

Avec la résurrection de Lazare

Jésus qui n'avait pas voulu simplement couper, comme une mauvaise herbe qui repoussera toujours, la souffrance de Lazare, l'a laissé tout subir : il a permis à l'ennemi du genre humain de s'aventurer en lui, de gagner du terrain, d'occuper finalement toute la place, pour le rencontrer une fois qu'il y serait bien installé et le frapper sur la place imprudemment conquise. Il ne s'est pas contenté d'écarter la mort. Il savait qu'elle n'était pas dans la vie de l'homme un accident malheureux survenu par le fait d'un hasard évitable.

*« Lazare, sors ! » et Lazare est sorti,
délivré non seulement
de la maladie,
mais délivré de la mort.*

Il savait au contraire que dès le premier péché la mort s'est acquis la race humaine comme une possession : une possession qu'elle peut ne pas revendiquer tout de suite, sûre qu'elle est de la tenir. Il l'a laissée venir au contraire pour l'écraser sur place. Aimant mieux Lazare que ses sœurs, il a voulu que celui-ci subît jusqu'au bout la douleur dont il souffrait dans son amour plus que celui qui la supportait physiquement, pour extirper le mal jusque dans sa racine, pour crever l'abcès mûri et vider de tout son poison l'organisme où il s'infiltrait lentement. Alors, dans le tombeau où Lazare se décomposait, l'appel divin a retenti et le mort s'est levé : « Lazare, sors ! » et Lazare est sorti, délivré non pas seulement de la maladie, mais délivré de la mort.

Ce n'est pas un fruit gâté qui a été retransché sur l'arbre mauvais, ce que les sœurs demandaient seulement ; grâce à la souffrance acceptée dans la main de Dieu c'est l'arbre mauvais qui fut lui-même arraché.

PRIERE

Seigneur Jésus,
Toi qui as relevé Lazare
d'entre les morts,
Tu es venu
pour que les hommes
aient la vie
et qu'ils l'aient en abondance.
Délivre aussi de la mort
ceux qui cherchent ta vie
dans les sacrements.
Donne-nous
par ton Esprit vivifiant,
la foi, l'espérance et la charité,
pour qu'en vivant toujours
avec toi
nous participions
à la gloire de ta Résurrection.
Amen

Espace Missionnaire de Tulle
Livret de Carême 2022
Textes du Père Zimmermann
Prières par Josianne Barrière
Mise en page par Catherine Faucher
Participation version papier : 4€